

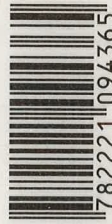
Trop longtemps, les historiens se sont exclusivement intéressés à la culture des élites, au mépris de la culture populaire. Mais ils ont fini par donner la parole à cette majorité silencieuse dont la littérature n'est pas moins passionnante que celle enseignée par nos manuels. En effet, à travers ces petits livres bleus vendus par colportage du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, nous entrons dans l'imaginaire de ces paysans, artisans, boutiquiers et commerçants qui constituent le tissu social de l'ancienne France.

La Bibliothèque bleue de Troyes (mais aussi de Rouen, de Caen ou d'ailleurs) constitue le *corpus* le plus représentatif et le plus étendu de cette culture populaire. Romans de chevalerie et contes de fées y voisinent avec des histoires édifiantes et des manuels de bonne conduite. Nombreux sont les conseils sur la manière de choisir sa femme, d'élever ses enfants, de mettre ses biens à l'abri des envieux. On y trouve aussi tout un savoir concernant la nature, le corps humain, en un mot tout ce qui touche à un meilleur fonctionnement de la société. On ne s'étonnera pas que cette littérature de colportage ait éveillé immanquablement l'esprit critique : les autorités politiques furent toujours tentées de la réglementer, avant de l'interdire sous Napoléon III.

Le présent volume regroupe, pour la première fois ensemble, des textes, dont les uns sont donnés dans leur intégralité et les autres choisis afin qu'apparaisse mieux une vision globale de la Bibliothèque bleue. Les introductions et les commentaires font le point de nos connaissances sur cette notion parfois difficile à cerner, parfois même controversée, qu'est la littérature populaire.

Cette anthologie a été établie par Lise Andries, directeur de recherche au CNRS, connue pour ses travaux sur la culture populaire, et Geneviève Bollème, maître de conférences à l'EHESP, qui fut, avec Robert Mandrou, l'un des pionniers en ce domaine.

www.bouquins.tm.fr



9

LISE ANDRIES  
GENEVIÈVE  
BOLLÈME



A BIBLIOTHÈQUE BLEUE

M

in - 8<sup>o</sup>

41919

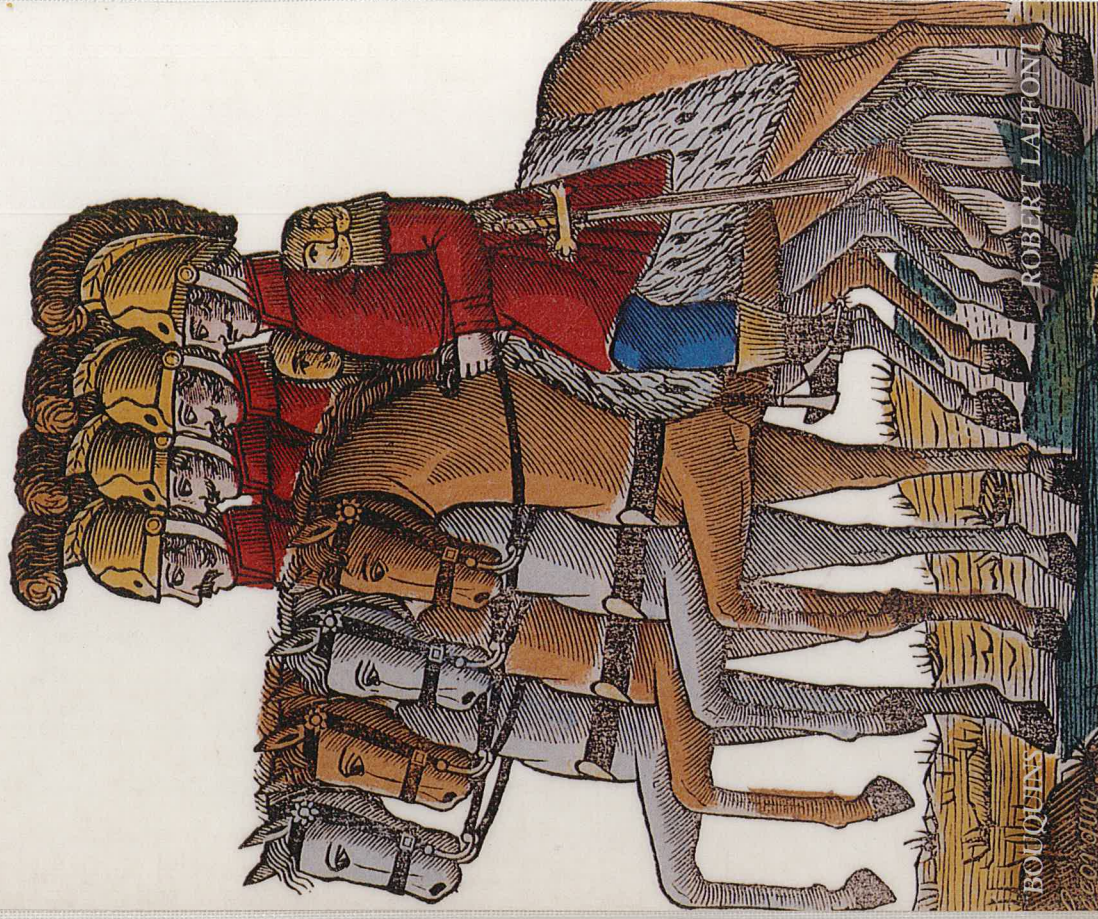
SORBONNE

BOUQUINS

LISE ANDRIES • GENEVIÈVE BOLLÈME

# LA BIBLIOTHÈQUE BLEUE

LITTÉRATURE DE COLPORTAGE



BOUQUINS

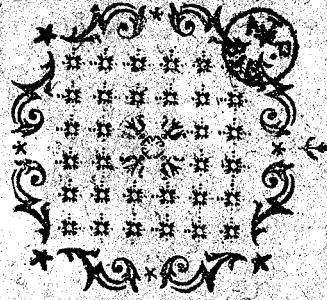
ROBERT LAFFONT

# RECUEIL DES PLUS BELLES CHANSONS

ET

## AIRS DE COUR,

*Nouvellement imprimés.*



## A TROYES,

Chez JEAN GARNIER, Imprimeur-  
Libraire, rue du Temple.

*Avec Permission.*

On chante beaucoup au XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus encore au début de la Révolution, des cantiques, des chansons galantes, des vaudevilles venus de l'opéra-comique. On chante aussi des vers satiriques sur les hommes politiques et l'entourage du roi. Les rapports secrets de police sont remplis, sous Louis XV, d'observations concernant ces petits couplets frondeurs. On chante dans les rues et dans les guinguettes, ces cabarets établis aux portes des villes qui servent le vin moins cher parce qu'il ne passe pas la barrière de l'octroi. Contrairement à la plupart des textes présentés ici, le *Recueil des plus belles chansons et airs de cour* dont nous reproduisons intégralement le texte, n'est pas la réédition d'un recueil plus ancien. Comparé par exemple à des ouvrages de la Renaissance comme *La Fleur des chansons nouvelles* publiée par Benoist Rigaud à Lyon, un éditeur dont les imprimeurs troyens de la Bibliothèque bleue ont largement exploité le catalogue de titres, ce recueil s'inspire de thèmes tout différents : si l'amour et la galanterie restent des sujets importants comme au XVI<sup>e</sup> siècle, la grande nouveauté est la place accordée aux chansons à boire et à l'association – parfois satirique – de l'amour et du vin.

On peut voir dans cette évolution le signe d'une popularisation de la consommation du vin dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle et d'une relative indulgence à l'égard de l'ivresse et de ses débordements. La chanson à boire a ses lieux de convivialité. C'est entre amis, au cabaret et à la guinguette, dans une compagnie où bien souvent se mêlent les hommes et les femmes, que l'on célèbre le dieu Bacchus avec un goût certain pour la plaisanterie grivoise.

L. A.

Tout terrain qui porte du bled,  
 Ne doit en vigne être planté ;  
 De nos Rois telle est l'Ordonnance :  
 Malgré ces ordres rigoureux,  
 On voit des Vignobles en tous lieux :  
 Pour punir nos Maris,  
 Prions le grand Louis  
 De renouveler cette défense.

## CHANSON NOUVELLE

*Sur l'air : Pour tout partage, &c.*

D'un mari sage,  
 Heureuse qui fait le choix,  
 Le mien volage  
 Met ma vie aux abois ;  
 Je le reprend,  
 De ce libertinage,  
 Le cruel en fait d'avantage,  
 Et je perds mon temps.  
 Dimanche & Fête  
 Il passe tout son temps  
 A la Guingette,  
 Pour ruiner ses enfans :  
 Je le reprend,  
 Mais il n'en fait que rire,  
 Au Caffé il va faire pirc,  
 Et je perds mon temps.  
 Manger & boire,  
 Voilà tout son plaisir ;  
 Toute sa gloire,  
 C'est de se réjouir :  
 Je le reprend,  
 Mais au lieu de me croire  
 Il s'applaudit de sa victoire,  
 Et je perds mon temps.  
 La vie aimable  
 Dont cet ingrat jouit,  
 Du lit à table,  
 De la table au lit :  
 Je le reprend,  
 Il court à la Guinguette  
 Le reste du jour faire fête,

## CHANSON NOUVELLE

*Sur l'air : Depuis que le vin n'est pas cher*

Ennemi de toute vertu,  
 Perfide Vin, quand vaudras-tu  
 Au moins un écus la Bouteille ?  
 C'est le vœu qu'à tous les momens  
 Les femmes font depuis deux ans :  
 Nos indignes maris  
 Toujours souls, toujours gris ;  
 Laisent tout pour le jus de la Treille.  
 Le mien ne travaille qu'un jour,  
 Dit l'une, il boit & fait l'amour  
 Tout le reste de la semaine ;  
 Quand on buvoit plus clairement<sup>1</sup>  
 Il travailloit assidument,  
 Pour faire un jour l'amour,  
 Ou pour boire un seule jour,  
 Il falloit suer une quinzaine.  
 Quand le mien rentre en la maison,  
 Dit l'autre, il me fait carillon<sup>2</sup>,  
 Et pousse des cris effroyables,  
 Il rugit comme un furieux,  
 La flamme lui sort par les yeux :  
 S'il avoit, ce fripon,  
 Des cornes à son front,  
 Je croirois vraiment que c'est le Diable.

1. Un vin coupé d'eau.  
 2. Faire du tapage.

Et je perds mon temps.  
 Toute la Ville  
 Se plaint de ses excès,  
 Je vois à mille  
 S'accroître les procès ;  
 Je le reprend,  
 Mais la scène est nouvelle,  
 A moi-même il cherche querelle,  
 Et je perds mon temps.  
 Si je m'emporte,  
 J'ai toujours le dessous ;  
 Je suis moins forte,  
 Je reçois tous les coups ;  
 Pleurez mon sort,  
 Un sort aussi funeste,  
 C'est, hélas ! tout ce qui me reste,  
 Et toujours tort.

## CHANSON NOUVELLE

*Sur l'air : Qui n'a point d'amour, N'a point de beaux jours*

Ma femme est méchante,  
 Il faut l'ignorer ;  
 Si j'ose parler,  
 Ma misère augmente,  
 Le manche à balet  
 Finit le procès.  
 Sans cesse elle crie,  
 Et fait carillon,  
 Si quelqu'un répond,  
 L'audace est punie,  
 Le manche, &c.  
 Si sur ses tapages,  
 Je dis quelques mots,  
 Sur mon pauvre dos  
 J'éprouve sa rage :  
 Le manche, &c.  
 Quand pour quelque faute,  
 Je me vois gronder,  
 Pour vite achever  
 J'abat ma culotte ;  
 Le manche, &c.

Si de sa parure  
 Je blâme l'excès,  
 J'en ai dit assez  
 Pour lui faire injure,  
 Le manche, &c.  
 J'ai beau de sa vie  
 Lui montrer le tort,  
 La loi du plus fort  
 Est toujours suivie :  
 Le manche, &c.  
 Ce fût bien sa faute  
 Dès le premier jour,  
 Quand mon grand amour  
 Ceda la culotte :  
 Le manche, &c.  
 Heureux l'homme sage  
 Qui dans sa Maison  
 Trent femme en raison,  
 Maître en son ménage  
 Il ne craint jamais  
 Le manche à balet.

FIN

## LE MARI BOSSU, CHANSON NOUVELLE

*Sur l'air : De la Musette des Marais*

On me blâme dans la Ville  
 D'avoir fait choix d'un bossu  
 Je l'ai préféré sur mille :  
 Comme moi l'on n'a pas vu  
 A quoi la bosse est utile,  
 Quel Mari c'est qu'un bossu.  
 Quand je veux quelque largesse,  
 Rubans, dentelles, fichus,  
 A la moindre politesse,  
 La bosse en donne, il en pleut,  
 C'est un robinet qu'on presse,  
 Il en sort tout ce qu'on veut.  
 Si chez-nous par aventure  
 Il naît quelque différent,  
 Sa bosse venge l'injure,

Au premier coup il se rend ;  
A genoux il me conjure,  
Il reste battu, content.

De l'humeur sombre & chagrine  
De sa figure & sa mine,  
L'ombre seule divertit ;  
Qu'il s'attriste ou qu'il badine,  
Tout est drôle, à tout on rit.

Quand près du feu je m'apprête  
A sommeiller un moment,  
Sa bosse est-là toute prête  
Pour être commodément ;  
J'y laisse pancher ma tête,  
Son chapeau me sert d'écran.

Quand je veux faire lecture,  
Pour passer quelques moments,  
Il met sa bosse en posture,  
J'étais-là quelques Romains,  
Je le tourne en cent figures,  
C'est un Pupitre vivant.

S'il m'arrive d'être lasse  
En venant de quelques lieux,  
Sur sa bosse je me place ;  
Où pourroit-on être mieux ?  
Et je me pend avec grace  
Au ficol de ses cheveux.

Ne craignez pas que j'essuie  
Près de lui grêle, ni vent,  
Il me défend de la pluie  
Et du Soleil trop ardent  
Sa bosse est un Parapluie,  
Un Parasol ambulante.

Voulez-vous passer la vie,  
Fillettes, dans le plaisir ?  
Faites la même partie  
Comme moi, sachez choisir,  
Vous aurez la comédie  
Sans avoir le repentir.

## CHANSON NOUVELLE

*Sur un air nouveau*

Il étoit un Berger  
Etant assis sur l'herbette,  
Jouant du violon,  
D'une aimable façon,  
A l'ombre d'un buisson,  
Il aperçoit Janneton,  
Qui dansoit à l'ombrage  
Au son de son violon.

Brunette, mes amours,  
Faites la révérence,  
Partez en cadence,  
Trois pas en avant,  
Faites des contre-temps,  
Changez de mouvement ;  
Voilà comme l'on danse  
Avec un fidèle Amant.

Je suis lasse de danser,  
Asseyons-nous sur l'herbette  
Pour nous reposer,  
Sur ma bouche un baiser :  
Embrassons-nous tous deux  
Comme deux amoureux,  
L'amour nous le commande  
Dans ce jour & dans ce lieu.

La belle Margoton  
Dit à son ami Jacques,  
Changeons de place  
Allons dans ce Valon :  
Allons, mon cher mignon,  
En jouant du Violon  
Nous danserons à l'ombrage  
D'une charmante façon.

Cet aimable Berger  
Dit à sa jolie Maîtresse ;  
Je veux t'épouser,  
Ma charmante beauté ;  
D'abord je te vais donner

Pour y mettre à ton doigt  
Très-belle bague,  
Et nous serons alliés.

Le plus beau de la vie  
C'est le jour du mariage ;  
L'on rit, l'on chante,  
Et l'on se divertit ;  
Et puis le lendemain  
Avec sa Catin<sup>1</sup>,  
On pense à son ménage,  
Aussi à gagner du pain.  
FIN

### CHANSON NOUVELLE

*Sur l'air : Voilà le plaisir, Mesdames*

Voilà le plaisir<sup>2</sup>, Mesdames, voilà le plaisir :  
Accordez-moi votre pratique,  
J'en ai selon vos désirs,  
Et toute ma politique  
N'attend qu'à vous bien servir :  
Voilà le plaisir, Mesdames,  
Voilà le plaisir, Mesdames,  
Voilà le plaisir.

Qu'à vos appas, qu'à vos graces,  
On affecte d'applaudir,  
Si quelqu'autre vous efface  
Qu'on tâche de l'obscurcir :  
Voilà le plaisir, Mesdames,  
Voilà le plaisir.

Quand on vante une jeunesse  
Qui commence à vous fuir,  
Qu'on vous répète sans cesse  
Que vous semblez rajouir :  
Voilà le plaisir, Mesdames,

Quand un jeune cœur s'empresse  
De répondre à vos désirs,  
Qu'il vous marque sa tendresse

1. Diminutif de Catherine.

2. Le texte joue sur l'ambiguïté. Le plaisir est aussi un biscuit roulé en cornet qui se vendait dans les rues.

Par ses soins, par ses soupirs :  
Voilà le plaisir, Mesdames,  
Voilà le plaisir.

Etre d'un époux chérie,  
S'appliquer à le chérir,  
A la noire jalousie  
Ne donner aucun loisir :  
Voilà le plaisir, Mesdames,  
Voilà le plaisir.

S'en tenir au badinage,  
S'épargner les repentirs,  
Fixer un Amant volage,  
Et rire de ses soupirs :  
Voilà le plaisir, Mesdames,  
Voilà le plaisir.

### CHANSON NOUVELLE

*Sur l'air : Que nous sommes in<sub>s</sub>épieux*

Quand je vous ai donné mon cœur,  
J'avois le vôtre en gage.  
Mais je m'aperçois par malheur  
Qu'une autre le partage,  
Et pour m'expliquer sur ce point,  
Qui court deux lievres n'en prend guères,  
Et pour m'expliquer sur ce point,  
Qui court deux lievres n'en prend point.  
Tu m'abandonne, ingrat Tirsis,  
Tu deviens infidèle,  
Et ton cœur est sans doute épris  
D'une flamme nouvelle :  
Ingrat Berger, qu'est devenu  
Le temps si charmant que j'ai eu.  
Tu cueillois de tes propres mains  
Des fleurs en ces Prairies,  
Et j'en trouvois tous les matins  
Ma houlette garnie :  
Ingrat Berger, qu'est devenu  
Le temps si charmant que j'ai eu ?  
Tu m'appellois de cent façons  
Ta Reine & ta charmante  
Tu me donnois tous les beaux noms

Qu'un tendre Amant s'invente,  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Un temps si charmant que j'ai eu ?  
 Tu venois chasser les oiseaux  
 Avec un soin extrême ;  
 Tu menois paître mes Agneaux,  
 Tu les gardois toi-même :  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Un temps si charmant que j'ai eu ?  
 Tes soins ont suivi tous mes pas,  
 Dont j'étois si charmée ;  
 Mais ils n'ont pas duré, hélas !  
 Je ne suis plus aimée ;  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Quand j'allois danser sous l'Ormeau  
 Au son de ta Musette,  
 Tu ne trouvois rien de si beau  
 Que ta chère Lisette :  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Jamais je n'ai vu tant d'ardeur,  
 Tyrcis, en apparence ;  
 Et jamais pour gagner un cœur  
 On ne fit tant d'avance :  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Aujourd'hui, ah ! quel changement,  
 Tyrcis, dans ta tendresse ;  
 Car tu ne veux pas seulement  
 Que mon chien te caresse ;  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Ce n'est donc pas assez pour toi  
 D'avoir brisé ma chaîne :  
 Tyrcis, tu veux que tout chez moi  
 Se sente de ta haine :  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Perfide, à mes yeux trop charmant,  
 Et que toujours j'honore,  
 Si je t'aimois moins constamment,  
 Tu m'aimerois encore :

Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Il me falloit plus de fierté,  
 Et plus de résistance.  
 Ma trop grande facilité  
 A fait ton inconstance :  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?  
 Quand tu m'aperçois tu t'enfuis,  
 Ma présence t'afflige,  
 Il n'est pas jusqu'à mes Brebis,  
 Cruel, que tu néglige :  
 Ingrat Berger, qu'est devenu  
 Le temps si charmant que j'ai eu ?

#### REPOSE DU BERGER

*Sur le même air*

Beaux yeux qui paraissez si doux,  
 Que vous êtes à craindre !  
 L'on ne guérit pas de vos coups,  
 L'amour n'ose s'en plaindre :  
 Le feu dont je brûle pour vous  
 Ne peut jamais s'éteindre.  
 N'avez vous pas reçu mon bien,  
 Quand j'ai reçu le vôtre ?  
 Ne nous refusons jamais rien,  
 Vivons donc l'un pour l'autre :  
 Et qu'entre nous tout soit commun,  
 Que nos deux cœurs n'en fassent qu'un.

*Couplet à boire, sur le même air*

Mes chers amis, le verre en main,  
 Buvons à nos Bergeres :  
 Quand on boit le vin sans dessein,  
 Le meilleur ne vaut guères ;  
 Pour moi je ne le trouve bon,  
 Que quand je bois à ma Nannette ;  
 Pour moi je ne le trouve bon  
 Que quand je bois à ma Nannon.

FIN

## CHANSON NOUVELLE

*Sur un air nouveau*

Dieu d'amour,  
 Sous tes loix comme sur l'Onde,  
 Le vent gronde ;  
 Mais il vient un jour  
 Où les cœurs remplis de charmes  
 Après mille allarmes  
 Ont leur tour :  
 Les soupirs  
 Tôt ou tard font qu'on arrive  
 A l'aimable rive  
 Des plaisirs ;  
 Et le vent nous fut-il contraire  
 Il faut toujours nous embarquer :  
 Qui cherche à plaire  
 doit risquer.

Tendres cœurs,  
 Quand sur l' amoureux Neptune  
 La Fortune  
 S'arme de rigueurs,  
 Faut-il qu'elle vous étonne ?  
 Le succès couronne  
 Les vainqueurs ;  
 C'est à tort  
 Que vous perdez l'espérance ;  
 La persévérance  
 Méne au Port,  
 Il faut être un peu téméraire,  
 Quand on voit naître le danger,  
 Le vent contraire  
 Peut changer.  
 Près de vous  
 Je sens un plaisir extrême ;  
 Je vous aime,  
 Tout me paroît doux ;  
 Ne craignons point l'infortune,  
 L'Amour & Neptune  
 Sont pour nous ;  
 Sur mon bord  
 J'irois courir tout le monde.

Je ne crains point l'Onde,  
 Ni la mort :  
 Je fends l'eau,  
 Je me jette en nage,  
 Et l'amour prend soin de mon sort,  
 Malgré l'orage j'entre au Port.  
 Dieu d'amour,  
 Tu veux m'empêcher de boire,  
 Mais ta gloire  
 Croîtroit chaque jour ;  
 Si tu souffrois qu'à table  
 La liqueur aimable  
 Eût son cours ;  
 Les Amans  
 Sous les amoureuses chaînes,  
 Souvent n'ont que peines  
 Et tourment ;  
 Mais ne fût-il point de cruelles ?  
 Le plaisir est bien plus certain,  
 Quand on est à boire ensemble  
 Ce me semble,  
 Valent bien le temps  
 Qu'en vain la foible tristesse  
 Fait perdre sans cesse  
 Aux Amans :  
 Un Buveur  
 A table quand il soupire  
 A sa Belle inspire  
 De l'ardeur ;  
 Mais pour peu qu'elle soit cruelle,  
 Il sait par ce jus précieux  
 Se venger d'elle  
 A ses yeux.  
 Dormez-vous ?  
 Quoi ! le sommeil vous accable  
 Jusqu'à table :  
 A ce Dieu jaloux,  
 Amis, déclarons la guerre ;  
 Vîte, vîte un verre,  
 Buvoons tous ;  
 Qu'en repos,  
 Un malheureux las de vivre,  
 Par lui se délivre  
 De ses maux ;



Mais pour nous,  
 Puis qu'un sort aimable  
 Nous a fait pour veiller toujours  
 Les nuits à table  
 Sont des jours.

#### MENUET NOUVEAU

Dans ce séjour  
 Le dieu d'amour,  
 Philis, nous amène,  
 Il veut tous deux  
 Nous rendre heureux :  
 Vois si tu veux ;  
 Car tu n'as plus  
 De refus  
 A faire paroître,  
 Nous avons ici le temps  
 De mettre fin à tous ces tourmens ;  
 Et Cupidon  
 De ses dons  
 Comble notre Fête  
 Fournissant à nos desirs  
 Le plus charmant de tous les plaisirs.  
 Dieu des plaisirs,  
 Que mes soupirs  
 Font-ils à ma gloire ?  
 Par tes douceurs,  
 Et tes faveurs  
 Viens sécher mes pleurs :  
 Les doux momens  
 Des Amans  
 Combient ta victoire :  
 Dois-tu marquer ton pouvoir,  
 Amour, en nous ôtant tout espoir,  
 Les tendres feux  
 Sont heureux  
 Puis-je bien le croire ?  
 Dieu charmant, pour ton honneur  
 Donne mille plaisirs à mon cœur.  
 Si les mépris  
 De ton Iris  
 Ont brisé ta chaîne,

Du Dieu d'amour  
 Quitte la Cour,  
 Viens dans ce séjour :  
 Rien n'y languit,  
 Tout y rit,  
 Et l'on vit sans peine :  
 Les plus malheureux Amans  
 Dans le bon vin noyent leurs tourmens  
 Un doux repos  
 Suit les pots,  
 Et toujours amène  
 Chaque jour nouveaux plaisirs,  
 Sans nous coûter ni soins ni soupirs.  
 J'ai tout quitté  
 Pour la beauté  
 Que mon cœur adore,  
 Moi qu'autrefois  
 A peine un mois  
 Eût suivi ses loix :  
 Le changement en amans  
 Me plairait encore :  
 Mais au milieu du succès  
 Mes vœux n'étoient jamais satisfaits :  
 C'est en ce jour, Dieu d'amour,  
 Que l'aimable Flore  
 Pour prix de mes longs soupirs  
 Me fait connoître les vrais plaisirs.  
 Soins chagrins,  
 Sombres momens,  
 Fuyez ma Nannette ;  
 Viens, belle humeur,  
 En ma faveur  
 Animer son cœur ;  
 Tendres souris,  
 Jeux & ris,  
 Et troupe follette.  
 De notre commune ardeur,  
 Venez entretenir le bonheur :  
 Tendres souris,  
 Jeux & ris,  
 Et une troupe follette,  
 Rassemblez tous vos attraits ;  
 Venez, ne la quittez jamais.

Grand Dieu Bacchus,  
De votre jus  
Remplissez nos tonnes<sup>1</sup>,  
Buvons, buvons,  
Amis buvons,  
Buvons à ma mignone  
Qu'il est charmant  
En aimant  
De choquer les verres !  
A table vont briller les Amans ;  
Nos chers amis,  
Tous épris,  
Partis pour Cythere,  
Par de nouvelles faveurs  
Ressentent les plus vives ardeurs.

FIN

## AUTRE

Sur un air nouveau

Que servent tous ces vains discours,  
De feu, de tendresse & d'amour ;  
D'un Amant qui soupire,  
L'on a banni ces sots retours,  
Et l'on n'en fait que rire ;  
Ce doux jargon n'a plus de cours  
Dans l'amoureux Empire.  
Montrez, Amans, par des effets,  
Le doux pouvoir de nos attraits,  
Et non par des paroles ;  
Vous complimentez les plus parfaits  
Ne sont que frivoles,  
Faites-nous de plus doux billets,  
Non des écrits frivoles.  
Supprimez votre passion,  
Je veux de la soumission,  
Et non de l'inconstance ;  
Pour peindre votre affection  
Avec plus d'éloquence ;  
Amans, parlez-nous d'action,  
Ou gardez le silence.

1. Tonneaux.

J'aime à présent mieux mille fois  
Le beau séjour de Quinquempoix<sup>1</sup>,  
Que l'Isle de Cythere ;  
L'on y fait de nobles emplois  
Sans Contrat ni Notaire :  
L'Amour a vendu son Carquois  
Pour être Factionnaire.  
Il tient-là son petit Comptoir  
Et sait fort bien faire valoir  
Des effets sur la Place :  
A chaque instant croît son pouvoir :  
Des trésors il entasse,  
Auprès de lui il fait beau voir  
Agioter<sup>2</sup> les Graces.

FIN

Vû l'Approbation, permis d'imprimer.  
A Paris, le 26 août 1722.

M. P. DE VOYER D'ARGENSON

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1180.  
A Paris le 26 Sept. 1726.*

BALLARD

1. Pendant la réforme de Law (1719-1720), c'est rue Quinquempoix que l'on échangeait les pièces de monnaie contre des billets de papier.

2. Les agioteurs étaient ceux qui spéculaient sur la monnaie de papier de Law.

Item, & pour ce qu'aucuns disent qu'en cette dépense il n'est point fait mention des jours maigres que l'on mange marée,

Je réponds qu'il y a marée à Paris, tant de fraîche que de salée & puante de grandes Rayes & de petites, & tant de maquereaux frais & salés, sans ceux qui arrivent tous les jours, qu'il est impossible de savoir le nombre, car c'est un monde qu'à Paris.

[...]

## LES TEMPS MODERNES

Les Rues de Paris mènent assez logiquement aux *Misères des métiers* : les couplets des petits marchands de la rue se plaignant de la dureté des temps aux misères des métiers, le ton oscille entre sentiment d'injustice et démission. La grande différence cependant est que, dans les *Misères des métiers*, la complainte s'écrit à la première personne alors que dans *Les Rues de Paris*, l'auteur est un observateur à distance. Toute une série de textes publiés dans la Bibliothèque bleue au XVIII<sup>e</sup> siècle annoncent en effet un changement de perspective dans ce domaine. Les malheurs des classes défavorisées suscitent des attitudes différentes de ce qu'elles étaient autrefois. On s'éloigne de la bienveillance un peu condescendante du *Médecin charitable* pour mettre en cause, même de façon humoristique, les conditions de vie des apprentis, on s'intéresse aux conduites déviantes des grands criminels. Sachant que les éditeurs de colportage, les Oudot et les Garnier de Troyes, cherchent à rentabiliser au maximum leurs ouvrages et que l'évolution du catalogue de titres est un bon indice de la manière dont ils tentent de s'adapter aux transformations du goût du public, on constate par exemple qu'après 1750, l'intérêt pour les faits divers et les Vies de criminels se développe. La Bibliothèque bleue consacre ainsi plusieurs livres aux deux grands bandits du XVIII<sup>e</sup> siècle français, Cartouche, le coupeur de bourses, et Mandrin, l'homme qui s'attaquait aux employés du fisc, mais aussi à Guilleri, bandit de grand chemin, à Nivet et à la dame Lescombat, qui fit assassiner son mari par son amant.

L'émergence des faits divers dans la Bibliothèque bleue doit aussi être associée à l'introduction de nouveaux thèmes et de modèles d'écriture dans le journal. Les gazettes, les chroniques judiciaires, les complaintes éminentes vendues au pied des échafauds se multiplient, tandis que les almanachs populaires et, en particulier, *Le Messenger boiteux*, font une place plus en plus importante à ce type d'actualité en reprenant des articles connus dans les journaux. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'en cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les almanachs qui deviennent la part la plus

dynamique de la littérature de colportage. Au moment où le catalogue bleu commence à se figer, les almanachs s'ouvrent de plus en plus aux sciences à l'histoire et à la géographie. Un petit almanach de 1786 portant le titre programmatique de *Théâtre de l'univers* comporte même une carte de France, un planisphère et la liste des premiers aéronautes voyageurs montgolfière, avec les distances parcourues et la date de leur exploit. Plus tard, en 1791, *Le Messager boîtes* de Bâle publie un long compte rendu enthousiaste de la prise de la Bastille.

Il n'est donc pas étonnant que les révolutionnaires français aient considéré les almanachs comme le genre éditorial le mieux adapté pour faire passer leurs idées auprès d'un large public. Il s'agissait pour eux à la fois de dénoncer le caractère archaïque de la Bibliothèque bleue, remplie à leurs yeux de préjugés, de mensonges et de superstitions, et de trouver un outil de propagande politique de masse. Dès septembre 1791, les Jacobins lancent un concours destiné à récompenser le projet d'almanach qui sera le mieux et le plus clairement instruire le public français de sa nouvelle identité de citoyen. Dans le jury siègent l'abbé Grégoire et Condorcet, deux hommes qui écrivent à cette époque des Mémoires sur la réforme de l'instruction publique et dont on connaît la foi en l'éducation, seule capable selon eux de transformer la société. C'est l'*Almanach du Père Gérard* de Collot d'Herbois qui remportera le prix en expliquant la nouvelle Constitution « aux habitants des campagnes ».

L. A.

L A  
M I S E R E  
D E S

G A R Ç O N S  
B O U L A N G E R S  
D E L A V I L L E  
E T F A U X B O U R G S D E P A R I S



A T R O Y E S ,  
C h e s l a V e u v e G A R N I E R , I m p r i m e u r  
L i b r a i r e , r u e d u T e m p l e .

Avee Permissioe  
E. G. 257

Le libraire parisien Cailleau publie en 1783 un recueil intitulé *Les Misères de ce monde, ou plaintes facétieuses sur les apprentissages de différents Arts et Métiers de la Ville et Faubourgs de Paris, Précédées de l'Histoire du Bonhomme Misère*, contenant neuf minces brochures décrivant successivement la vie difficile des clercs de procureur, des garçons chirurgiens, des apprentis imprimeurs, des garçons boulangers de la ville et faubourgs de Paris, des domestiques, des maris et des clercs d'huisseries. Comme les Cris de la ville et les Dialogues poissards, les Misères appartiennent à la littérature burlesque. Le libraire Cailleau explique dans un texte préliminaire que ces écrits eurent du succès autrefois et que la « fameuse Bibliothèque Bleue, qui ne s'empare que des Ouvrages dont le succès est décidé, n'a pas dédaigné se les approprier ». Les premières éditions de *La Misère des garçons boulangers* et de *L'Etat de servitude ou la misère des domestiques* datent en effet du tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle et entrent dans la Bibliothèque bleue une dizaine d'années plus tard. *La Misère des garçons boulangers* est d'un certain Dufrêne, également l'auteur de *L'Explication de la misère des garçons tailleurs* et de *La Misère des apprentis imprimeurs*. La présence des maris dans la liste de ceux qui se plaignent de leur triste condition montre qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux ces textes. Cela ne les empêche pas de décrire avec justesse les difficultés de l'apprentissage et du compagnonnage dans une société d'Ancien Régime où les corporations des métiers sont encore sous le contrôle d'un nombre restreint de maîtres qui empêchent la plupart des compagnons d'accéder à la maîtrise.

L. A.

LECTEUR, écoutes un peu, rumine & considère  
 Les plaintes que je fais de ma propre misère ;  
 Je vais, par ce discours, te faire envisager  
 Les maux qu'il faut souffrir quand on est Boulanger :  
 Campé dessus mon Four avec une ratissoire<sup>1</sup>,  
 J'endure autant de mal que dans un Purgatoire,  
 Où parmi les douleurs, souventefois j'ai vu  
 Sous le poids des travaux succomber ma vertu.  
 Après que ma jeunesse en des maux s'est passé,  
 Dont le seul souvenir afflige ma pensée,  
 Mon unique repos n'est plus qu'à soupirer,  
 Pour éteindre les maux que je dois endurer.  
 A toujours travailler, & du corps, & de l'ame,  
 Je languis, je sue & je me pâme :  
 Un corps comme le mien, qui n'est point fait de fer,  
 Est par trop délicat pour un si rude Enfer.  
 On n'a point fait pour nous l'ordre de la nature ;  
 La nuit, temps du repos, est pour nous de torture,  
 La Lune & le Soleil pour nous tournant sans fruit,  
 Car ce n'est pas pour nous qu'ils tournent & font la nuit.  
 On commence chez nous dès le soir les journées,  
 On pêtrit dès le soir la pâte des fournées :  
 Arrive qui voudra, faut, de nécessité,  
 Passer toutes les nuits dans la captivité.  
 A peine a-t-on fermé les yeux lorsqu'on repose ;  
 A peine rêve-t on sur quelque belle chose,  
 La Servante à l'instant nous vient tous éveiller,  
 Sans nous donner le tems de pouvoir sommeiller.

1. Instrument de fer qui sert à racler une surface.

Du souper au lever, il n'y a pas une heure,  
 Et le repos n'est pas dans cette heure d'un quart d'heure.  
 Il faut pourtant quitter les sacs & le bûcher  
 Où depuis un moment on s'est venu coucher.  
 Etant tous étourdis, l'un saute à la farine.  
 En endosse un gros sac qu'il met sur son échine :  
 L'autre en frottant ses yeux s'éveille & coure à l'eau,  
 Qu'il a mis échauffer dans un vaste fourneau ;  
 L'autre de son pétrin racle les ratissures,  
 Se presse d'en ôter la poudre & les ordures,  
 Et souffre plus de mal en grattant son pétrin  
 Que n'a un Ramonneur ramonnant pour son pain :  
 Ce Pétrin est-il net ? Aussi-tôt un obstacle  
 Survenant, gâte tout par un nouveau miracle ;  
 On voit des escadrons en habit de Corbeau,  
 Farfouiller la farine & se noyer dans l'eau<sup>1</sup> ;  
 Les uns diligemment de la paroi dénichent,  
 Les autres au pétrin dans des recoins se fichent :  
 Ainsi tout ce qu'ils font est pour faire enrager,  
 Jurer, crier, gémir un pauvre Boulanger.  
 Mais malgré ces lutins, faut presser la fourmée,  
 Faire que tout soit cuit de grande matinée ;  
 Il faut pétrir, enfin passer toute la nuit,  
 Cependant qu'un chacun se fagote<sup>2</sup> en son lit :  
 Après, des gresillons<sup>3</sup> à qui je suis en proie,  
 Viennent au grand galop interrompre ma joie,  
 Lorsque pour divertir l'ennui de ma prison,  
 Sur mon four je commence à chanter ma chanson,  
 Me faisant ressentir leurs dents & leurs morsures,  
 Soit aux bras, soit aux pieds m'accablent de blessures :  
 O Dieu ! vit-on jamais dans la Captivité,  
 Un Forçat plus pâtir dans son adversité ?  
 Faut malgré tout cela travailler à la hâte,  
 Tourner & retourner la farine & la Pâte ;  
 Après en mille & mille morceaux la diviser,  
 Puis à différens poids mille fois la peser.  
 Car parmi tant de pains chacun a son caprice,  
 Chacun y veut son goût & différente épice :  
 Il en faut faire exprès pour l'homme sensuel,  
 Dans l'un il faut du lait, & dans l'autre du sel :  
 Il faut faire les uns d'une longue figure,

1. Il s'agit d'insectes, sans doute des cafards.

2. S'arranger tant bien que mal.

3. Sens incertain. Charbon en petits morceaux.

Les autres bien fendus, dorés en l'ouverture :  
 L'un veut être quarré & doré par les coins  
 L'autre dans sa rondeur de cornes ne veut point :  
 Celui-ci veut la forme & façon de Gonesse<sup>1</sup>,  
 L'un la légèreté & la délicatesse :  
 Celui-ci demi bis être un peu pesant,  
 Pour soulager le pauvre & la bourse au passant.  
 Deux, trois pains sont-ils faits ? Un chacun tout à l'heure  
 Veut avoir à l'écart sa place & sa demeure,  
 Demande être logé dans un petit plateau,  
 Ni plus ni moins qu'un Prince repose en son Château.  
 Cependant qu'on les met, je saute la montée,  
 Courant au bois fendu, j'en prends une chartée ;  
 Vite avec un tison je mets le feu au four,  
 Précipité de voir tous mes pains cuits au jour.  
 Il n'est pas plutôt chaud, je cours à la chaudière ;  
 De mon rable allongé, ainsi qu'une rapière,  
 Je parcours de mon four les côtés & le fond,  
 Me pressant d'étouffer la braise & les charbons :  
 Lors, parmi les ardeurs du feu & de la flamme,  
 Je me sens consumer jusqu'au centre de l'ame :  
 Vêtu comme un faquin, sans chemise & tout nud,  
 Je n'ai qu'un gueumillon qui me couvre le cu,  
 Tout trempé de sueur, à l'instant je vais prendre  
 Le couvillon mouillé pour nétoyer la cendre ;  
 Et après le quittant, sans faire aucun délai,  
 Je me jette à la pelle & me lance au balai ;  
 Puis prenant un éclat, je cours à la coignée,  
 Pour couper une allumée, éclairant ma fournée ;  
 Mais quelquefois le bois rompant par la moitié,  
 Fait sauter un rondin qui me casse le pied.  
 Si-tôt mon camarade apporte sa fournée :  
 Dépêches-toi, dit-il cherche de l'araignée<sup>2</sup>,  
 Ce remède à ton pied sera médicinal,  
 Tantôt ne paraîtra rien du tout à ton mal.  
 Dépêches, enfourne donc au plutôt ta fournée ;  
 Nous n'aurons jamais fait, prends donc de l'araignée,  
 Et pour lors voltigeant plus vite qu'un héron,  
 Je me jette à la pelle & puis au pelleron.  
 Sur mes pas je reviens, je descends dans la fosse,  
 Pour venir commencer mon pénible négoce ;  
 J'en enfourme d'un fil deux cents, trois cents, selon

1. Pain de Gonesse, pain blanc renommé que les boulangers de Gonesse apportaient à Paris.

2. On considérait que la toile d'araignée avait des vertus cicatrisantes.

Puisque dans cet emploi le plus constant soupire,  
 De se voir obligé avec nécessité  
 De vivre & de mourir dans la captivité.  
 Les autres Compagnons n'ont souvent rien à faire  
 Qu'un ouvrage arrêté, limité d'ordinaire ;  
 N'ayant point d'autre mal, quand on arrive au soir,  
 Qu'à se bien divertir, guoguenarder, s'asseoir.  
 Mais au moins si j'étois Boulanger à Gonesse,  
 A Linas, Ville-Juif, j'aurais de l'allégresse ;  
 Car tous les Boulangers, & ceux de Saint-Denis,  
 Ne sont point malheureux comme on est à Paris :  
 Je m'en rapporte à vous, est-ce avoir de la peine,  
 Que de fournir du pain pour deux fois la semaine ?  
 Et puis s'en retourner au galop des chevaux,  
 Pendant qu'on fait bouillir de la soupe aux naviaux :  
 Ils retournent chantant, nargue de l'inconstance,  
 Vont boir à Saint Martin, au Cerf, à la Balance.  
 Le Dimanche vient-il ? braves comme Lapins,  
 Laissent-là la farine, & la pâte & les pains ;  
 S'en vont tous promener au plus prochain village,  
 Au son des violons, & faisant badinage :  
 Puis jouant après les Vêpres à la Boule, au Palet,  
 Vont boir du plus frais chopine au cabaret :  
 L'un y joue du salé, l'autre de la salade,  
 Et même un lapereau, quelquefois l'accolade :  
 Après on s'en revient chacun à la maison,  
 Se tenant par la main & chantant la chanson.  
 Mais hélas que mon sort est bien plus misérable !  
 Il n'en sera jamais, ni n'en fut de semblable :  
 Faut être malheureux, privé de tous plaisirs,  
 Sans pouvoir contenter son ame & ses desirs.  
 Jugez s'il fut jamais métier dedans le monde,  
 S'il fut jamais emploi sur la terre & sur l'onde,  
 soit parmi les François, soit parmi l'Etranger,  
 Comme d'être à Paris un Garçon Boulanger.

FIN

PERMISSION

J'ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, un livre qui a pour titre :  
 Misere des Garçons Boulangers, etc. dont on peut permettre la réimpression. A Paris, le  
 septembre 1715.

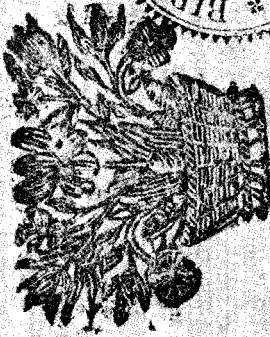
PASSART

Vu l'approbation du Sieur Passart, permis d'imprimer. Fait à Paris, ce 2 octobre 1715.  
 M. R. DE VOYER D'ARGENSON

Que l'amas des plateaux m'incommode au talon.  
 Afin que mon pain long dans le four puisse cuire,  
 Et porter sur mon dos la couleur qu'on desire,  
 Je bouche tous les trous de différens chiffons,  
 Si je vois que le pain tant soit peu se morfond :  
 Ce pain long étant cuit, le pain de Ségovie,  
 Qu'il faut faire aussitôt me flagelle la vie ;  
 Et si-tôt qu'il est cuit, il faut tout d'un filet  
 Accourir à la fosse, enfourner le mollet :  
 Après le pain cornu, ensuite le chapitre ;  
 Au nombre & quantité qu'a commandé l'Arbître.  
 A peine est-il au four on vient dès le matin  
 Nous étourdir la tête & demander du pain :  
 L'un en veut du mollet, l'autre du Ségovie ;  
 Celui-ci du pain long contente son envie  
 Celui-là du Chapitre, & le veut chapelé  
 Au tranchant d'un couteau d'acier bien affilé  
 Un autre tourne tout ; & ne sait lequel prendre,  
 Sans vouloir acheter veut empêcher de vendre :  
 Après, dit un morveux, est-il cuit aujourd'hui ?  
 Croyant que nous avons dormis toute la nuit.  
 Durant ce grand débit, sans perdre le courage,  
 Il faut incontinent recommencer l'ouvrage ;  
 Fendre bois pour le four, s'en aller au grenier,  
 Bluter de la farine, & faire le Mcûnier :  
 L'un remplissant son tour de ses sacs, il les lie,  
 Pour mettre la farine, une place il balait ;  
 Et l'autre à tour de bras, à force de poignet  
 Fait aller la Machine avec son tourniquet.  
 Après avoir long-tems agité la machine  
 Bluté & rebluté ce qu'il faut de farine,  
 Aussitôt on descend pour s'en aller à l'eau,  
 Et peut-être égarer dans le puits quelque seau.  
 Quand on en a tiré selon le nécessaire,  
 Faut venir sur le four, & puis songer à faire,  
 Ainsi qu'aparavant, quantité de levain,  
 Retourner bien la pâte, & repétrir du pain.  
 O déplorable état ! O déplorable office !  
 Hélas vit-on jamais un semblable supplice !  
 Quoi ? toujours travailler, toujours dans la douleur,  
 Sans goûter ni jour d'un moment de bonheur :  
 Entre tous les métiers, j'ai bien choisi le pire,

1. Pain de chapitre : pain de qualité supérieure au pain mollet.

# L'ÉTAT DE SERVITUDE OU LA MISÈRE DES DOMESTIQUES



À TROYES

Chez la Veuve P. GARNIER, Imprimeur-Libraire,  
rue du Temple.

Avec Permission BOC 784

Ma foi, Nanon dit vrai, je suis un grand benais,  
Je suis un grand faquin de m'être mis Laquais,  
Quand d'un sort malheureux la cruelle inconstance,  
Auroit versé sur moi sa maligne influence,  
Quand le Ciel justement irrité contre moi,  
M'auroit laissé sans bien, sans crédit, sans emploi,  
Falloit-il pour cela par un esprit de rage,  
M'empêtrer dans les fers d'un si rude esclavage ;  
Et sur ce vil état fondant tout mon apui,  
M'asservir lâchement au caprice d'autrui !  
Moi sur tout, qui jamais, soit par crainte ou foiblesse,  
N'ai pû m'accoutumer à cent tours de souplesse,  
Sans lesquels un Laquais ne sauroit réussir,  
Dans la profession que j'ai voulu choisir.  
Non, je ne suis point né pour me mettre en service,  
Je hay la trahison, je déteste le vice ;  
Et lors qu'avec l'habit j'endossai tant d'affront,  
D'une honnête pudeur on vit rougir mon front.  
Mais laissons-là l'honneur, dans le siècle où nous sommes,  
C'est un foible motif pour la plupart des hommes ;  
Car si-tôt qu'un chemin s'ouvre à leurs intérêts,  
Quel qu'il soit, à le suivre ils sont toujours tous prêts :  
Voyons si m'engageant dans cet état servile,  
Et négligeant l'honnête, au moins j'ai pris l'utile.  
Pour définir d'abord notre condition,  
Je l'appellé un état de malediction,  
De peine & de maux un funesste assemblage,  
Dans lequel, à son dam, un jeune homme s'engage ;  
Un Laquais en tout lieu passe pour un Vaurien,



Est raillé des méchans, haï des gens de bien,  
 Fût-il de bonnes mœurs, & d'honnête famille,  
 Contre lui prevenu, on le croit mauvais drille :  
 De galon bleus ou verts son habit est chargé,  
 Sans nul autre examen, par un faux préjugé,  
 On le croit entaché de l'humeur libertine,  
 Naturelle & commune à la gent laquesine.  
 Qu'un Laquais dégoûté, lassé de son emploi,  
 Pour apprendre un métier, se retire chez soi ;  
 A mille sotts discours il est toujours en butte,  
 Tout le monde le fuit, le raille & le rebute :  
 Mais bien plus qu'une fille ait tant soit peu d'honneur,  
 D'un habit de livrée elle aura de l'horreur,  
 Et fût-ce le Laquais d'un Duc, d'une Marquise,  
 Il faudra qu'en Laquais le Galant se déguise,  
 S'il veut que sa Cloris propice à ses desirs,  
 Le souffre compagnon de ses moindres plaisirs.  
 Qu'un homme accompagné vous trouve dans la rue,  
 Pour ne vous point parler il détourne sa vue,  
 Et s'il fait seul à seul l'homme traitable & doux,  
 C'est qu'après de MONSIEUR il a besoin de vous :  
 Tous ses grands compliments ne sont que fourberies  
 Pour vous rendre muet sur ses friponneries :  
 Si vous n'avez pour lors un bon discernement,  
 Dans ce panneau grossier vous donnez sotttement ;  
 Attribuant d'abord à votre grand mérite,  
 Les éloges fardés de cette ame hypocrite,  
 Estes vous en disgrace ? adieu toute amitié :  
 A peine en cet état lui faites-vous pitié ;  
 Et lors que vous manquez de secours & d'azile,  
 ui bien loin de vous être à quelque chose utile,  
 Loin de vous accueillir & vous tendre les bras,  
 Il vous tourne le dos, & ne vous connoît pas.  
 N'étant que trop instruit de ceci par moi même,  
 J'en ferai un détail avec un soin extrême.  
 Vous donc qui par caprice ou par nécessité,  
 D'un malheureux Laquais briguez la qualité,  
 Voyez dans ce tableau la nayve peinture,  
 Des maux qu'avec un Maître, il faut que l'on endure.  
 Lorsque pour vous placez vous entrez sur les rangs,  
 Il faut aller trouver vos amis, vos parens,  
 Pour que d'un œil benin voyant votre detresse,  
 Humainement pour vous leur pitié s'intéresse :  
 Ils commencent d'abord par vanter de leur mieux,

Le mérite & le prix du soin officieux,  
 Auquel pour vous servir tout leur esprit s'applique :  
 On diroit qu'il s'agit d'un bonheur Angelique,  
 Et que tout succédant au gré de vos desirs,  
 Ils vont vous établir au centre des plaisirs,  
 Fuir de vos malheurs la rigueur importune,  
 Pour tout dire, en un mot, faire votre fortune.  
 Le mal est que toujours vous leur parlez trop tard ;  
 Nous avions, disent-ils, en main un bon hazard,  
 Un jour ou deux plutôt : Retardement sinistre !  
 Sans faute on vous auroit placé chez un Ministre ;  
 Vous auriez été là comme un poisson dans l'eau.  
 Pour adoucir l'aigreur d'un si rude fleau,  
 Chacun à l'Aspirant promet monts & merveilles,  
 En effet on prodigue & ses soins & ses veilles,  
 Et l'on cherche si bien qu'on trouve en peu de tems,  
 Un Maître, une Maîtresse, & deux ou trois enfans ;  
 Ce n'est pourtant, dit-on, que de la Bourgeoisie ;  
 Mais tant mieux on en meine une plus douce vie,  
 Pour servir un Bourgeois il faut moins de façons ;  
 Dieu le sçait, mais pour moi ce sont-là des chansons ;  
 Car avec telles gens c'est toujours à refaire.  
 Enfin, ajoutez-on, vous ne pouvez mieux faire.  
 Vous aurez là dedans mille petits profits,  
 Avec Monsieur le Pere, avec Messieurs les Fils ;  
 Pour comble de bonheur, on dit que la Maîtresse,  
 Chose étrange & bien rare ! est pleine de largesse,  
 Mais pour Monsieur c'est bien le meilleur des humains,  
 Il répand sur ses gens les dons à pleines mains,  
 On est exempt chez lui de la moindre dépense,  
 Linge, bas, souliers, tout vient en abondance.  
 Ah ! mon Dieu, dites vous, que je serois heureux :  
 Si je pouvois servir des gens si genereux !  
 Il faut voir : mais hélas ! une chose embarasse,  
 C'est que vous n'avez pas le bon air & la grace,  
 Et fût-ce un malotru sans naissance & sans train,  
 Il veut être en Laquais ainsi que P...  
 Monsieur demande donc un jeune homme de mise,  
 D'une belle apparence, & de taille bien prise,  
 Propre en linge, en habits, adroit au dernier point,  
 Sage, bien élevé, qui ne s'enyvve point.  
 En voilà bien ! Hasard. Vos parens vous presentent,  
 Et pour vous mieux vanter, éfrontement ils mentent :  
 Ils vous disent bien né, sobre, laborieux,

idele, vigilant, actif, industriel ;  
 Malgré ce bel éloge, & Monsieur & Madame,  
 Percent avec leurs yeux jusqu'au fond de votre ame,  
 Et lisent dans votre air, s'il n'est point quelque trait,  
 Qui ternisse l'éclat d'un si rare portrait.  
 Là chaque domestique à travers la serrure,  
 D'un ris malicieux taille<sup>1</sup> votre figure ;  
 Et d'un esprit jaloux s'applique à contrôler,  
 Jusqu'au moindre clin d'œil que vous laissez aller.  
 Comme s'il s'agissoit d'une importante affaire,  
 De nouveau l'on consulte, on parle, on délibère,  
 Et pour conclusion d'un si digne examen,  
 Mon ami, vous dit on, venez-vous en demain ;  
 Vous jouirez icy de plusieurs avantages :  
 Entr'autres vous aurez vingt-cinq écus de gages,  
 Vous serez bien nourri, bien vêtu, bien couché ;  
 Hélas ! qu'un pauvre diable est bien tôt alleché,  
 Par l'apas seducteur d'une telle promesse !  
 Mais comme on est sujet à certains tours d'adresse,  
 Quand on prend d'un Laquais l'humble condition,  
 Votre Presentateur vous sert de caution.  
 Après l'heureuse fin de ce préliminaire,  
 Vous sortez ; aussi tôt le parent exagere  
 L'avantage & l'honneur dont vous serez comblé,  
 Lors qu'en cette Maison vous serez installé.  
 Vous ressentez la nuit une allegresse entiere,  
 Et des que le Soleil redonne la lumiere,  
 Et du jour obscurci rallume le flambeau,  
 Vous courez saluer votre Maître nouveau ;  
 Vous lui faites d'abord une humble reverance,  
 A laquelle il répond par une remontrance.  
 Ecoutez, mon ami : soyez sage, discret,  
 Evitez les Brelans<sup>2</sup>, fuyez le Cabaret,  
 Soyez fidele, exact, jamais de gourmandise ;  
 Surtout gardez vous sens de l'infâme paillardise,  
 J'insiste & je m'arrête à cet avis dernier ;  
 Ainsi, soit dans la cave, ou bien dans le grenier,  
 Soit dans le Cabinet, ou bien dans l'Antichambre,  
 Gardez-vous de toucher à la Fille de chambre ;  
 Envers la Cuisinière ayez grande pudeur ;  
 Mais le promettez vous mon enfant ? Ouy Monsieur.

1. Détaille.

2. Jeu de cartes qui se joue avec trois cartes et qui ressemble au poker.

Ensuite il vous déduit les points de votre office,  
 De quelle sorte il veut qu'on fasse son service :  
 L'on diroit à son ton, à son geste, à son air,  
 Qu'il est issu d'un Prince, ou fils d'un Duc & Pair ;  
 Il n'est coin ni recoin par lequel il ne trace,  
 Et de chaque ustensile ne vous marque la place.  
 Je sens bouillir, dit-il, la masse de mon sang,  
 Quand un Fauteuil, un siège, est mis hors de son rang,  
 Ainsi gardez par tout l'ordre & la symmetrie,  
 Pour qu'après vous jamais mon épouse ne crie,  
 Car pour Madame, elle est, j'en jure sur ma foi,  
 Du bon ordre cent fois plus jalouse que moi.  
 Eh ! bon Dieu, quel torrent ! quelle longue harangue !  
 Bon, ce n'est rien encore, Madame, dont la langue,  
 De l'emporter par tout se fait un point d'honneur,  
 Vient pour vous sermoner succeder à Monsieur,  
 Elle vous étourdit de mille bagatelles,  
 Capables de troubler les meilleures cervelles,  
 Et passant du precepte à l'application,  
 Elle a soin de vous faire entrer en action,  
 Vous donnant à frotter trois chambres parquetées,  
 Qui depuis quinze jours n'ont point été frottées.  
 C'est dans ce dur essai, dans ce tourment nouveau,  
 Qu'un pauvre Laquais sue, & se met tout en eau :  
 S'il se flate pour lors d'une esperance vaine,  
 De ne frotter ainsi qu'une fois la semaine,  
 Pour le désabuser, il voit le lendemain,  
 Madame qui lui fait prendre la brosse en main :  
 Car à la propreté son cœur a trop d'attache,  
 Pour souffrir au plancher la plus leger tache.  
 Des qu'elle en croit voir une, elle a soin d'appeler,  
 Son bien aimé Laquais pour la faire en aller.  
 Lors qu'enfin, chaque chambre est bien propre & bien nette,  
 Pour surcroît à vos maux une fiere soubrette,  
 D'un ton imperieux, d'un air d'autorité,  
 Vous donne à nettoyer un Juupon tout crofé.  
 Avalant à longs traits une épaisse poussière,  
 Vous frottez, brossez, par devant, par derriere :  
 Cela fait : Bourguignon, décroitez ces souliers,  
 Ensuite vous irez frotter les escaliers :  
 Ne manquez pas d'y faire une exacte revûe ;  
 Car l'autre jour Madame y promenant sa vûe,  
 En trouvant par hazard une paille, un fétu,  
 Le petit Cascaret fut rudement battu.

Pour ne point essuyer ce traitement barbare,  
 A de nouveaux efforts votre bras se prépare.  
 Vous promenez par tout le balai plusieurs fois,  
 Les escaliers en ordre, souvent scier du bois :  
 Et lors que vous avez de dépit & de rage,  
 D'avoir à votre abord sur les bras tant d'ouvrage,  
 Madame à commander semble s'encourager,  
 Le bois scié, dit-elle, il faudra le ranger,  
 Après vous balayerez dans la petite salle,  
 Je ne crois qu'elle ait jamais été si sale,  
 Si vous avez le tems, passez au cabinet,  
 Frottez le comme il faut & le rendez bien net  
 Pour moi dans ce qu'on fait, j'aime qu'on soit habile,  
 Je veux avant midi vous envoyer en Ville.  
 Songez donc... tel qu'on voit un fleuve impetueux,  
 Precipiter le cours de ses flots écumeux,  
 De même vous disant & redisant sans cesse,  
 Chaque ordre pour sortir dans sa bouche s'empresse :  
 Ce qui par dessus tout est dur à supporter,  
 C'est que n'omettant rien pour la bien contenter,  
 Faisant avec grand soin tout ce qu'elle vous commande,  
 Au lieu de vous louer, elle vous reprimande,  
 En tout elle est d'un goût si fin, si délicat,  
 Que d'une vétille elle fait de l'éclat,  
 Qu'elle voye une ordure, elle crie & tempête,  
 Elle vous fait un sabat à vous rompre la tête.  
 Comme tout valet neuf, actif, laborieux,  
 Tâche les premiers jours de servir de son mieux,  
 Couvrant votre dépit d'une joye aparante,  
 Vous cachez à ses yeux le soin qui vous tourmente,  
 Et feignez sous un air plein de soumission,  
 De faire avec plaisir chaque commission,  
 Trop heureux si passant enfin la matinée,  
 Votre peine à ces maux pouvoit être bornée,  
 Mais sans aucun repos du matin jusqu'au soir,  
 Captivé sous les loix d'un penible devoir,  
 Loin qu'à bien travailler vous vous tiriez d'affaire,  
 Plus vous vous dépêchez plus vous trouvez à faire.  
 Justement à midi vous mettez le couvert,  
 On avertit Monsieur. Quand il est prêt, l'on sert.  
 Madame en s'asseyant trouve que les serviettes,  
 Ne sont pas proprement mises sur les assiettes,  
 Un verre à son avis n'est jamais bien rincé,  
 Elle y croit voir un doigt dans la crasse tracé,

Pendant tout le repas, vous la voyez hargneuse,  
 Etaler dans son lustre une humeur dédaigneuse,  
 Qui démonte un valet & le rend palpitant,  
 Comme un jeune écolier sous les yeux d'un pédant,  
 Alors par accident laissez tomber par terre,  
 Quelque plat, quelque assiette, ou bien cassez un verre,  
 D'un tour si mal adroit on parle à tout propos,  
 Sans jamais là-dessus vous laisser en repos,  
 Encore pour réparer ce notable domage,  
 Sur vos gages l'on prend le double & d'avantage :  
 C'est dans ce contre-tems qu'il faut en essuyer,  
 Car Madame après vous ne cessant de crier,  
 Met dans ses interêts la langue de sa fille,  
 Et vous fait haranguer par toute la famille,  
 N'allez pas repliquer, le meilleur est pour vous,  
 De ne répondre rien & de filer bien doux.  
 Madame enfin suspend son courroux redoutable,  
 Et chaque convié s'étant levé de table,  
 Vous qui n'avez pas eû le tems de déjeuner,  
 Desservez promptement & volez au dîner :  
 Mais pour vous quel chagrin de voir la cuisinière,  
 Qui d'un perfide accord avec la chambrière,  
 En quatre coups de dents a presque tout devoré,  
 Ce qui pour le diné vous étoit préparé,  
 Gardez vous de montrer la moindre impatience ;  
 Mais faites bon visage avec legere panse,  
 Autrement vous mettant la Cuisinière à dos,  
 A peine à vos repas trouverez vous des os.  
 Chacun connoît assez l'humeur de ces coquines,  
 Qui du matin au soir mangeant dans leurs cuisines,  
 Quand elles ont de viandes l'estomach bien plein,  
 Semblent s'imaginer que personne n'a faim.  
 Après avoir grugé d'une dent prompte & leste,  
 Ce que, grand merci panse, on a laissé de reste,  
 Pour vous faciliter votre digestion,  
 Monsieur vient de vous donner de l'occupation :  
 A broyer le Caffé de sa main il vous stile<sup>1</sup>,  
 Puis il vous fait tracer, courir toute la Ville,  
 Et porter des paquets, autrement des fardeaux,  
 Qu'à peine un Porte faix chargeroit sur son dos.  
 Si Madame au marché veut aller faire emplette,  
 Vous êtes le témoin de tout ce qu'elle achete ;

1. Dresser, faire la leçon.

Car marchant derrière elle un panier sous le bras,  
 D'une poissarde<sup>1</sup> à l'autre il faut suivre ses pas,  
 Pour éviter les frais d'un modique salaire,  
 Souvent d'un tapisier l'ouvrage on vous fait faire,  
 Même on n'exige pas que cela soit si bien ;  
 Ce qui le plus importe est qu'il n'en coûte rien.  
 On en voit quelque fois dont la lezine est telle,  
 Qu'elles font au Laquais écurer la vaisselle ;  
 D'autres dans le logis faisant cuire le pain,  
 L'obligent à patir la pâte & le levain :  
 Abusant quelque fois de son humeur crainative,  
 Jusqu'à lui faire aider à couler la lexive<sup>2</sup>.

A quoi bon, direz vous, faire un détail si bas ?  
 Il est vrai, mais enfin, qui ne s'aigriroit pas ?  
 Qui pourroit retenir & sa bile & sa verve,  
 En voyant sans égard, sans pitié, sans reserve,  
 Une femme inhumaine exercer un Valet,  
 Avec plus de rigueurs qu'on exerce un mulet ?  
 Car enfin un mulet, quand il a fait sa tâche,  
 Goûte quelque repos & trouve du relâche,  
 Mais un pauvre Laquais plus malheureux que lui,  
 Est sans cesse plongé dans un mortel ennui,  
 En tout tems, en tout lieu, la peine est son partage,  
 La cramte, les soucis, lui servent d'apanage.

Si par malheurs sans ordre il s'absente un moment,  
 Madame à son retour le tance rudement,  
 Et lui sottient qu'il vient de chez la ravaudeuse,  
 Donner allegement à sa flamme amoureuse,  
 On l'appelle tout haut pillier de cabaret,  
 Pendant que lui tout bas la maudit en secret,  
 Outre que du logis elle défend qu'on sorte,  
 Elle ne permet pas qu'on s'amuse à la porte ;  
 Et vous fermant l'entrée à tous jeux innocens,  
 Il faut passer des jours tristes & languissans,  
 Tantôt à balayer & frotter une chambre,  
 Et tantôt à trembler dans un coin d'antichambre,  
 Encore vous seroit-ce un grand soulagement,

1. Femme de la Halle.

2. Couler la lessive : mettre dans un cuvier le linge qu'on veut blanchir, le couvrir d'un morceau de toile sur lequel on met de la cendre, puis rincet plusieurs fois avec de l'eau bouillante.

Si l'on vous y laisseroit dormir paisiblement,  
 Mais au bout d'un instant, Madame, à sa toilette,  
 Demande, appelle, crie, & somme une sonnette,  
 Dont le bruit éfroyant semble vous avertir,  
 Qu'avec elle bien tôt il vous faudra sortir.

Qu'elle aille promener, ou qu'elle aille en visite,  
 Il faut que pas à pas vous marchiez à sa suite,  
 Et portiez sur les bras, ou meniez par la main,  
 L'un des petits Messieurs pendant tout le chemin.  
 Après bien des façons, Madame toute prête,  
 Toujours quelque accident vient retarder la fête,  
 Souvent vous n'êtes pas assez propre à son gré,  
 Elle insiste à vous voir que vous soyez poudré,  
 Afin que les passans à chaque coin de rue,  
 Et sur elle & sur vous daignent jeter la vûe.  
 Quelquefois elle craint un déluge nouveau,  
 Et s'informe par tout s'il tombera de l'eau.  
 Enfin se rassurant, crainte mise en arriere,  
 Elle sort, et toujours se tourne par derriere,  
 Pour voir si vous suivez exactement ses pas.  
 Lors qu'elle se sent lasse, elle vous prend le bras,  
 Dans chaque rue il faut la traîner de la sorte,  
 Jusqu'à ce que de loin appercevant la porte,  
 Elle ait soin de vous faire à grands pas avancer,  
 Pour la trouver ouverte, & se faire annoncer.  
 Là tandis qu'elle jase & caquette à son aise,  
 Elle vous fait souvent faire une paranthèse,  
 Vous allez au logis, pour sçavoir si Monsieur,  
 Ne veut point à son tour de vous se faire honneur,  
 Sage précaution ! Car plein d'impatience,  
 Monsieur depuis une heure attend votre présence,  
 Des qu'il vous aperçoit, il sort vous le suivez,  
 Et lors que vers l'endroit vous êtes arrivez,  
 Par un ressouvenir digne de sa tendresse,  
 Retourne-t'en, dit-il, va trouver ta Maîtresse,  
 C'est là que vous voyant baloté de tout deux,  
 Vous plaiguez mais trop-tôt, votre sort malheureux :  
 Car après vous avoir accablé de fatigue,  
 Madame envers chacun de vos pas est prodigue,  
 Et vous fait dépenser plus d'argent en souliers,  
 Que vous n'en gagnerez pendant six mois entiers.  
 De retour au logis vous trouvez de l'ouvrage :  
 Et quoi que vous soyez sans force & sans courage,  
 Il ne faut pas laisser de faire quatre lits,

Mais si bien qu'on n'y voye aucuns creux, aucuns plis,  
 Finissant par celui de la petite fille,  
 Vous vuidez les bassins de toute la famille.  
 S'il vous reste pour lors un moment de loisir,  
 N'esperez pour cela ni repos ni plaisir,  
 Car vous sacrifiant son tems, son industrie,  
 Madame vous occupe à la tapisserie ;  
 Vous n'avez pas encore votre aiguille à la main,  
 Qu'il faut avec Monsieur aller tirer le vin,  
 Animé de l'esprit d'une lesine extrême,  
 Il ne peut sur ce point se fier qu'à lui même,  
 Le vin étant tiré, vous dressez le bufet,  
 Vous tâchez d'en chasser jusqu'au moindre duvet,  
 Cela fait, vient enfin le moment défectable,  
 De poser le couvert & de se mettre à table,  
 Si quelqu'un au logis s'arrête pour souper,  
 Du service il ne faut rien échaper :

Car le point principal surquoi Monsieur se fonde,  
 C'est qu'on dise par tout qu'il reçoit bien son monde,  
 L'on soupe, mais pour vous n'avez pas le tems,  
 De donner seulement quatre ou cinq coups de dents,  
 Dés le premier morceau, Madame vous appelle,  
 Pour aller reconduire une Dame chez elle,  
 Après avoir maudit cet incident nouveau,  
 Vous entrez en raison & prenez le flambeau,  
 Esperant tout au moins que d'une grosse aubaine,  
 La Dame daignera vous payer votre peine,  
 Mais par là votre fiel en vain est adouci,  
 Vous recevez pour tout un fade grand merci.

Voilà donc à peu près l'emploi de la journée,  
 Chez les gens que je sers depuis plus d'une année.  
 Encore si je pouvois me reposer la nuit,  
 Je souffrirais ces maux sans murmure & sans bruit,  
 Mais supporter le poids d'une fatigue entière,  
 N'avoir jamais le tems de fermer la paupière,  
 Ne pas trouver la nuit quatre heures pour dormir,  
 C'est ce qui sur mon sort me force à gemir.

Dans un grenier qui n'a ni porte ni serrure,  
 Où pendant tout l'Hiver penetre la froidure,  
 En un mot dans un vil & sale galetas,  
 Est étendu par terre un méchant matelas,  
 Là surchargé d'ennuis, rompu de lassitude,  
 Je m'attends de calmer ma triste inquietude  
 Quand je suis tout d'un coup à grands cris éveillé,

Je me leve & m'étant à la hâte habillé ;  
 Je descend pour ranger l'Antichambre & la Salle,  
 Où mains joueurs piquez d'une fureur brutale,  
 Outre de desespoir, & de rage obsédez,  
 Ont fait un long débris de cartes & de dez.  
 Quoique je me dépêche & fasse diligence,  
 Je vois que le tems passe, & que l'heure s'avance,  
 J'apprête les souliers, & je bats les habits,  
 Et de Monsieur le pere, & de Messieurs les fils :  
 Entretenu, gagé, pour toute la famille,  
 C'est moi qui prend soin d'eux, c'est moi qui les habille,  
 Encore sont ils d'un goût si fin & si poli,  
 Qu'ils ne peuvent souffrir ni poudre, ni faux pli.  
 Ambitieux d'avoir les dents blanches & bien nettes,  
 Ils se mirent cent fois comme des femmelettes,  
 Et tâchent d'insérer dans leur ajustement,  
 La grace & le bon air d'un nouvel agrément.  
 Nos maux ainsi déduits par ordre et par chapitres,  
 Qu'on me dise à present, si c'est sur de vains titres,  
 Si c'est avec justice, ou bien par passion,  
 Que j'ai si bien dépeint notre condition :

Je sçai qu'il est encore dans ce triste exercice,  
 Des déboires qu'il faut que tout Laquais subisse :  
 Par exemple porter en hyver le flambeau,  
 A l'Eglise trainer le sac & le carreau ;  
 De Madame essayer la bizarre manie,  
 Et lui porter la queue avec cerémonie,  
 L'entendre sur un rien avec feu s'emporter,  
 Dans le jour ne pouvoir un moment s'écarter,  
 A la Ville vaquer aux affaires du ménage :  
 A la Maison des champs faire le jardinage,  
 Conduire la charrette & panser les chevaux,  
 Quand Monsieur fait bâtir, avoir part aux travaux,  
 Lorsqu'on est attaqué de quelque maladie,  
 Aller à l'Hôpital comme un gueux qui mandie :  
 Avoir affaire à gens qui sans droit ni raison,  
 Sur votre probité sont toujours en soupçon,  
 Et le jour & la nuit faire mille messages :  
 Quand le pain rencherit être privé de gages,  
 Et sortir dans le tems qu'on y pense le moins ;  
 Ce sont-là d'un Laquais les peines & les soins.

Vous qui daignez jeter l'œil sur cette peinture,  
 Voyez si c'est à droit ou bien par imposture,  
 Que de mauvais esprits donnent à tous moments,  
 Aux gens de notre état le nom de fameans :  
 Quant à moi qui partage avec eux leur misère,  
 Je soutiens qu'il n'est point de forçat de Galère,  
 Qui malgré la rigueur de son joug malheureux,  
 Connoissant leur état, voulût être comme eux.  
 Et qu'attendre en effet du caprice bizarre,  
 D'un Maître prompt, brutal, ou d'une femme avare,  
 Qui pour gagner sur tout retranche avidement,  
 Sur votre nourriture & votre vêtement,  
 Qui vous parant toujours de dépouilles antiques,  
 Laisse en repos le neuf pourir dans les boutiques :  
 Et pour vous habiller fait souvent avec art,  
 Rentrayer<sup>1</sup> les morceaux d'un tapis de Billard ?  
 Si le hasard vous place avec une bigote,  
 Elle vous meine à l'Eglise, contrefait la devôte,  
 Couvrant ses actions d'un pretexte pieux,  
 Trompe ceux du dehors & leur charme les yeux,  
 Tandis qu'en sa maison, faisant le diable à quatre,  
 Elle se laisse aller jusqu'à fraper & battre.

Vous donc, qui sans secours, sans bien & sans apui,  
 Cherchez à vous placer au service d'autrui,  
 Tâchez de rencontrer un Maître débonnaire,  
 Qui plaignant son Valet entre dans sa misère,  
 Qui ne présume point de l'éclat de son rang,  
 Qui se fasse petit sans cesser d'être grand,  
 Je ne demande point, & cela n'est pas juste,  
 Qu'un Maître à son Valet s'acomode & s'ajuste,  
 Le trop & le trop peu ne sont également.  
 Traitez donc un valet avec ménagement,  
 Louez le quand il faut, reprenez le de même,  
 C'est véritablement le moyen qu'il vous aime,  
 Mais pour vous qui servez, ressouvenez vous bien,  
 Que pour gagner un Maître, il faut n'obmettre rien,  
 Secret, discrétion, propreté, vigilance,  
 Grande assiduité, petits soins, complaisance :  
 Attachez-vous toujours à servir de bon cœur,  
 Etudiez d'un Maître & l'esprit & l'humeur,  
 Et n'oubliez jamais qu'il faut pour lui complaire,  
 Quelque raison qu'on ait, avoir tort & se taire.

1. Coudre ensemble des pièces d'étoffe déchirées.

Ceux de vous qui pourront ainsi se ménager,  
 Rendrons leur sort plus doux & leur joug plus léger :  
 Car qui n'est pas heureux, c'est qu'il ne sçait pas l'être,  
 Puis que le bon Valet fit toujours le bon Maître.

FIN

# PROCÈS ET VIE DU FAMEUX CARTOUCHE

Et de plusieurs de ses complices.

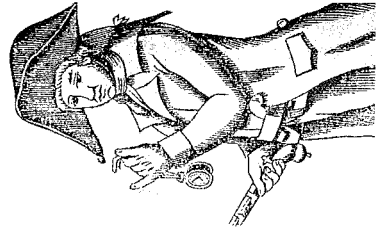


A TROYES,

CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR LIBRAIRE.

Cartouche, prénommé Louis-Dominique Bourguignon, est né à Paris en 1693 et mort sur la roue en novembre 1721. Dans les années 1715 à 1721, il devint le chef d'une bande de voleurs qui défraya la chronique et dont le terrain d'action était essentiellement Paris et la région parisienne. On dit qu'il recruta de trois cents à six cents hommes, anciens soldats réduits à la mendicité à cause de la fin de la guerre de Succession d'Espagne, artisans au chômage, individus ruinés par la banqueroute de Law pendant la Régence. C'est en effet la misère des temps qui explique le succès de Cartouche et de ses troupes. Cartouche était devenu si célèbre que, quand il fut capturé, tout Paris se précipita dans sa prison. Des peintres vinrent faire son portrait, de belles dames s'apitoièrent sur son sort, un homme de lettres vint l'interroger et écrivit une pièce de théâtre sur sa vie. Son exécution se déroula en public comme c'était toujours le cas sous l'Ancien Régime, il eut les os brisés et fut mis sur la roue devant une foule immense. Le jour même de son supplice, des colporteurs vendaient déjà son portrait et la complainte relatant sa vie et sa mort. *Histoire de la vie et du procès du fameux Louis-Dominique Cartouche* date de 1722. Le récit condamne Cartouche et ne passe sous silence ni sa cruauté ni sa capacité à tuer de sang-froid, mais il exprime en même temps une véritable fascination pour sa ruse, sa force physique, son intelligence et l'ascendant qu'il eut sur ses hommes. *L' Histoire de la vie... de Cartouche* sera régulièrement rééditée tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. L'édition que nous avons utilisée est intitulée *Procès et vie du fameux Cartouche et de plusieurs de ses complices*, mais il s'agit bien du même texte.

L. A.



Le public a reçu avec une avidité incroyable tout ce qui regardait Cartouche ; le nom seul de ce fameux scélérat mis à la tête d'un Livre ou d'une comédie, a suffi pour faire débiter l'un, et pour attirer à l'autre un succès prodigieux. Au reste, ce n'est pas seulement en France qu'on a témoigné de la curiosité sur cet article-là. La Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, ont le même empressement qu'avaient les Parisiens et les Français, et quand une gazette n'aurait dit autre chose de Cartouche, sinon qu'il continuait ses vols, qu'on le cherchait inutilement partout, etc. On lui savait bon gré de l'avoir dit, et l'on aimait mieux une nouvelle aussi vague que rien du tout.

C'est ce qui m'a fait espérer qu'on verra avec plaisir l'histoire de ce voleur, d'autant plus qu'elle a été écrite sur des Mémoires particuliers, sur les pièces de son procès et sur des récits que tout Paris a entendu de sa propre bouche, et dont ce malfaiteur réjouissait ceux qui allaient le voir. Je pense même qu'elle peut être de quelque utilité, et que la manière dont on y verra que cet homme est devenu insensiblement un monstre odieux, peut servir à nous convaincre que nous ne devons regarder aucune faute comme petite ; puisque les plus petites peuvent nous conduire enfin dans un précipice affreux, et que ce sont elles effectivement qui y ont conduit par degrés ce malheureux voleur.

Mais voici assez de réflexions sérieuses. Je les quitte et je compte que mes lecteurs me pardonneront d'autant plus volontiers de les avoir mises qu'ils savent bien qu'on n'en pouvait pas moins placer dans l'introduction d'un semblable ouvrage, et que je promets de les laisser faire désormais ceux qui liront ceci.

Louis-Dominique Cartouche naquit à Paris, en 1693, dans un quartier de cette Ville, nommé la Courtille<sup>1</sup>, près de la Fontaine-aux-Échaudés. Son père était un Tonnelier, et il avait peu de bien. Cependant il ne négligea rien de ce qui dépendait de lui pour donner une bonne éducation à ses enfants.

Celui de tous qui était le plus capable de profiter était le jeune Dominique, il avait de l'esprit, de la pénétration et de la facilité, et en peu de temps il apprit ce qu'on fait ordinairement apprendre aux enfans de cette condition, et que ceux qui ont moins d'émulation, n'apprennent qu'en bien des années. Cela engagea son père à faire davantage pour lui et à l'envoyer au collège chez les Jésuites. Ce fut ce qui perdit Cartouche, et qui devait le sauver, il se trouva parmi une foule de jeunes gens, dont les moins distingués étaient les bourgeois considérables de Paris. Chacun d'eux avait une certaine quantité d'argent pour ses menus plaisirs, et tous étaient habillés d'une manière convenable au rang que tenaient leurs familles. Il eut honte de voir moins qu'eux, il chercha dans son industrie<sup>1</sup> des moyens de les égaler, qu'il ne pouvait pas trouver dans sa fortune.

Ses coups d'essais furent sur les boutiques de certaines femmes qui sont toujours à la porte du collège de Clermont<sup>2</sup>, et qui vendent des fruits. Il a joué dans la prison, que la facilité avec laquelle il réussit à piller ces pauvres fruitières, fut la cause de tous ses crimes, parce qu'elle lui inspira l'hardiesse et les moyens d'essayer des vols plus considérables. Bientôt après il prit les livres de ses jeunes compagnons, et il y trouva assez de profit. Mais cela ne le contenta pas, et il entreprit un coup de plus grande conséquence, résolu à ce qu'il a dit depuis, d'en rester là, parce qu'il lui suffisait, avec ce qu'il avait déjà, à acheter un habit propre, qui était l'unique objet de ses desirs.

Il était alors en quatrième, quoiqu'il n'eût que onze ans, et il avait gagné de bonnes grâces du petit Marquis de \*\*\* qui était de la même classe que lui. Cela était cause qu'il avait entrée libre dans l'appartement de ce seigneur, dont le gouverneur même le recevait bien, et ils passaient quelquefois des jours entiers ensemble. Un jour qu'il y était à son ordinaire, l'entendit le valet-de-chambre dire qu'il venait de recevoir cent écus, et il se fit enfermer dans une cassette.

Quel trésor pour un jeune écolier que cela ! C'aurait été la fortune de Cartouche. Il ne pouvait détourner les yeux de cette bienheureuse cassette. Il lui a entendu raconter dans la Conciergerie, en propres termes. *Qu'il ne va, pendant une semaine entière, qu'aux appareux cachés de cette cassette.*

Ce qui l'embarrassait était moins la difficulté de la forcer, que le crime qu'il y avait à le faire. Jusques-là il n'avait encore sur son compte que de petites friponneries, et il ne s'était pas familiarisé avec l'horreur d'un vol de ce genre. Enfin l'ambition qu'il avait de ne pas moins paraître que ses camarades d'Ecole, l'emporta sur ses scrupules, et peut-être se persuada-t-il qu'une attention comme celle-là le justifiait plus qu'à demi. Dès qu'il eut formé cette résolution, il épia le moment où le valet-de-chambre et le Gouverneur se furent accoutumés de sortir, et les ayant vus un beau matin aller en ville, il fut que c'était une favorable occasion de faire ses mains.

1. Habileté, russe.

2. Le collège de Clermont est aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand.

1. Faubourg de Paris situé entre Belleville et Ménilmontant.



On entra dans la chambre du domestique par celle de son Maître, et il n'y avait que la dernière qui fut fermée à la clé. Cartouche fit si bien pendant la classe, où il était assis auprès du Marquis, qu'il lui vola cette clé dans sa poche, et qu'il obtint la permission du Régent de sortir. Au même instant il vole au lieu qui recélait les cent écus, ouvre l'appartement et cherche la cassette, mais elle n'était plus à la même place, et il eut assez de peine à la trouver. A la fin, il découvrit qu'on l'avait mise sur le haut d'une grande armoire, et il mit aussitôt des chaises l'une sur l'autre, comme autant d'écheltes pour monter à l'assaut. La chose allait bien. Il avait déjà escaladé cette forteresse ; un fer qui servait à son père dans les ouvrages de sa profession, avait été employé à un usage bien différent, et il avait ouvert la boîte dépositaire des richesses du valet de chambre. En un mot, il était maître de tout, lorsque le Gouverneur entra dans le collège, et vint demander la clé au jeune Marquis. Celui-ci eut beau chercher, il ne la trouva point ; le Gouverneur s'imagina qu'il l'avait laissée à la porte par mégarde, et sur-le-champ il y alla regarder.

Justement elle y était, et Cartouche l'y avait oubliée imprudemment. Ainsi le Gouverneur entra, et peu de temps après son Elève et le valet de chambre revinrent, l'un de classe et l'autre de dehors. Imaginez-vous ce que devint alors le pauvre voleur ; il était niché sur l'armoire à côté de sa chère cassette, et il s'était replié en un petit peloton ; il n'osait pas se remuer, et peine osait-il respirer et il entendait à chaque moment passer du monde auprès de lui, et son ami s'entretenir de sa disparition subite qui étonnait tous les écoliers. Et le pis fut que le valet-de-chambre se sentant un peu de mal de tête, ne sortit point de la journée entière, et garda le lit.

Cent fois Cartouche s'étonna de ce que ce domestique ne le voyait point et cent fois il fut près de se trahir lui-même, et de se jeter à ses pieds. Mais la honte d'être pris en flagrant délit, et la crainte qu'il eût de n'avoir pas affaire à un homme généreux, l'empêchèrent de prendre ce parti-là. Cependant la nuit vint, il la passa sans dormir, et même sans en avoir envie. Malheureusement le valet-de-chambre ne se trouva pas mieux le lendemain matin, et son prisonnier s'en trouva plus mal. Le moindre mouvement que le malade faisait, causait des frayeurs terribles à celui-ci, et une sueur froide coulait de tout son corps. En un mot, une faim excessive et une soif brûlante étaient les moindres maux qu'il souffrait.

Enfin, une partie de plaisir dans laquelle on mit le valet-de-chambre du Marquis, délivra Cartouche, et à la faveur de son absence, il descendit comme il pût de l'armoire fatale, où il avait demeuré près de deux jours. Mais à peine avait-il fait cela, que le Gouverneur, qui était sorti avec son disciple, rentra avec lui. On ne peut être plus étonné qu'ils le furent toujours de se rencontrer ainsi. Dans un autre temps, Cartouche se serait trouvé d'embaras par deux coups de poignard, dans ce temps-là les larmes et les mensonges étaient ses uniques armes. Il eut recours à ces deux moyens, et il s'en servit si habilement, qu'on ne le soupçonna de rien. On lui donna

même quelque chose à manger, et ensuite on le renvoya chez lui avec de grandes promesses de faire la paix avec le Régent, qui avait juré de le faire punir de son absence.

Dès qu'il fut dans la rue, il se crut le plus heureux homme du monde, à être sorti de ce mauvais pas, et d'avoir encore cent écus. Il entra chez son père, dont il fut bien grondé, et qu'il appaisa par des excuses inventées ; et le jour suivant il alla se divertir à la foire St-Germain. Mais lorsqu'il retourna chez son père, il trouva une lettre de son père, qui l'attendait sur le chemin, lui annonça une triste nouvelle qu'il était découvert, qu'on était venu faire des plaintes de son vol, et qu'on lui préparait une punition s'il était coupable de ce qu'on lui imputait.

Cartouche, épouvanté de ce récit, n'en demanda pas davantage, il dit d'abord adieu à son frère, et il s'éloigna de lui sans savoir ce qu'il devenait, et en y rêvant, il rêva si longtemps qu'il se trouva hors de Paris, et il continua sa route jusqu'à Reine-Moulin, où il s'arrêta, n'en pouvant plus. Il était alors minuit, la crainte d'être volé comme il avait volé les autres, lui faisait une inquiétude extrême, et par-dessus tout cela il n'y avait point d'hôtellerie ouverte dans cet endroit, c'est pourquoi il se détermina à attendre le jour au coin d'un gros buisson, et à y dormir s'il plaisait à Dieu.

A peine y avait-il un quart d'heure qu'il était là, qu'il entendit du bruit autour de lui, et qu'il aperçut, à la faible lueur de la lune, des gens qui venaient. En un moment ils furent assez près pour qu'il entendit leurs voix qu'il distinguât leur langage, auquel il ne comprenait rien, et ils campèrent à vingt pas de lui. Alors il se sentit saisi d'effroi, et tous ses sens se placèrent à la vue d'une vingtaine de fantômes, mâles et femelles, habillés grotesquement et agissant plus grotesquement encore. Les uns dansaient, les autres chantaient, quelques-uns mangeaient, et d'autres apprêtaient à manger.

Il ne lui en fallut pas davantage pour se persuader que ce qu'il voyait était une assemblée solennelle des sorciers du pays, et dans cette pensée, il se recommanda dévotement à Dieu, et lui demanda pardon de ses fautes. Mais il n'en fut pas quitte pour si peu. Quelques-uns de ces prétendus sorciers, voyant aperçu, vinrent à lui pour voir s'il n'y avait point d'ennemis cachés et ayant reconnu que ce n'était qu'un petit garçon assez mal vêtu, ils dirent devant lui les plus bizarres postures. Ce spectacle risible confirma encore Cartouche dans l'opinion qu'il avait faite aux principaux membres du Sabbat, et il fit tant de cris, qu'à la fin ceux qui lui faisaient peur, eurent peur eux-mêmes que cela ne fit venir du monde après eux.

Ainsi ils résolurent de lui parler français, et de lui avouer qu'ils étaient des hommes comme lui, quoiqu'ils fussent un peu plus noirs. Cette déclaration le rassura ; ils l'invitèrent à manger avec eux, et il trouva que leurs mets étaient point si diaboliques qu'il se l'était figuré. En effet, car ce n'était que cochons de lait, poules, pigeons ; il n'avait jamais fait si bonne chère depuis qu'il était au monde. La connaissance faite ainsi, il s'endormit au

milieu d'eux ; mais ils ne s'endormirent pas ; et quoiqu'ils ne lui eussent point encore dit qu'ils étaient Bohémiens, il ne douta pas à son réveil que des gens qui l'avaient déchargé de cent écus, ne fussent de cette profession.

D'abord, il voulut les menacer de les faire prendre, et fut assez résolu pour le faire effectivement. Mais la vieille directrice de la troupe lui fit entendre raison. Elle l'intimida lui-même, en l'accusant d'avoir volé de l'argent ; en lui disant qu'un enfant de son âge et de la condition dont il paraissait, ne pouvait avoir une telle somme par d'autres moyens ; que sans doute il s'était enfui de la maison paternelle, et qu'elle l'y ramènerait s'il n'était pas assez sage pour se taire. Ensuite elle le cajola sur sa beauté sur son esprit, elle lui vanta les douceurs de la vie que menaient les Bohémiens, et elle lui conseilla de les suivre. Enfin, en moins d'une heure, elle en fit un prosélite de leur ordre, et elle lui assigna le paiement de la somme qu'on lui avait dérobée, sur les coffres des paysans et des curieux de bonne aventure.

Ce fut là que Cartouche apprit des tours qu'il ignorait encore, qu'il savait comme on pouvait se faufiler avec des voleurs, et qu'il apprit l'art de cacher ses vols. En trois ans de temps il devint le plus habile et le plus hardi de ses associés : et il aurait été bientôt un de leurs chefs, si le Parlement de Rouen n'avait dissipé cette bande. Se voyant seul, par la prise de plusieurs et la fuite des autres, il se détermina à s'engager dans quelque vaisseau, et l'aurait fait sans qu'un de ses oncles vint l'en empêcher.

Ce bon homme était allé à Rouen, et il s'y promenait sur le port, lorsqu'il vit au milieu d'un tas de Matelots Hollandais un jeune garçon qui mangeait avidement quelques morceaux de viandes qu'ils lui avaient donnés. Quoique ce misérable fut couvert de méchans haillons, et qu'il fut non des rayons du soleil, il reconnut les traits de son neveu, qu'il croyait perdus et les larmes coulèrent de ses yeux. Il ne put s'empêcher de se jeter à son cou et de lui donner des marques touchantes de sa tendresse. Après cela le conduisit à son auberge, il lui commanda de se dépouiller tout nu. On le baigna ; ses cheveux furent rasés, et il lui acheta une chemise et des habits un peu meilleurs que ceux qu'il laissait.

Ce charitable parent écrivit le même jour au père Cartouche, qu'il avait retrouvé ce fils égaré depuis long-temps, et le sollicita en termes pressans de reprendre cet enfant prodigue, et de lui permettre de rentrer dans sa maison puisqu'il était prêt de rentrer dans son devoir.

Le père répondit à cela par une lettre fulminante : il dit qu'il ne reconnaissait pas un fils qui déshonorait sa famille, qu'il ne prenait plus part à lui, qu'il le verrait sans pitié souffrir les maux qu'il s'était attirés par sa mauvaise conduite ; et il défendit qu'on ne lui ramenât jamais, à moins qu'il ne voulût qu'il le tuât de sa propre main.

Une réponse comme celle-là ne put ôter à Cartouche et à son oncle l'espérance de fléchir un jour ce père irrité. Ils reprirent tous deux le chemin de Paris, où ils entrèrent dans la nuit, pour n'être pas vus, et Cartouche se tint

caché dans la maison de son parent. Le nouveau genre de vie qu'il fut obligé de mener dans cet endroit-là, lui causa en peu de temps une grande maladie, au bout de huit jours, le médecin jugea que sa vie était dans un extrême danger. On crut alors qu'il fallait avertir son père, qui ne savait pas qu'il fut après de lui, et que le triste état où il verrait son fils le toucherait. Effectivement sa fureur ne put tenir contre le spectacle attendrissant d'un fils à l'article de la mort, et qui lui demandait pardon d'une voix mourante. Il lui ordonna d'abord, puis il se retira sur-le-champ.

Depuis ce temps-là, Cartouche se rétablit de jour en jour, apparemment égoïse d'avoir gagné les bonnes grâces de son père, y contribua beaucoup. Quand il fut guéri, il retourna chez lui, et il s'appliqua à faire oublier ses années passées par une vie régulière. Mais il ne persévéra pas long-temps dans ce beau dessein. Il avait toujours eu l'ambition ridicule de se distinguer de ses pareils par de meilleurs habits et par certains airs de petit maître. C'était ce qui avait été cause des premières friponneries, et la même chose contribua encore à le faire retomber dans l'abîme d'où il s'était si heureusement dégagé.

Un peu après sa conversion, il devint amoureux d'une jeune lingère qui demeura à quelques pas de chez lui. Quelque bonne opinion que l'amour lui donnât d'elle, il ne l'estima pas assez pour espérer qu'elle donnerait son cœur au mérite seul d'un amant. C'est pourquoi il crut devoir l'attaquer par ses charmes auxquel les le faible sexe résiste d'ordinaire assez mal. Tout argent qu'il avait pu amasser par son travail d'une année, il l'employa à chausser sa mine d'un habit de bon goût. Mais cela ne suffit pas.

Cette fille était assez jolie pour avoir des galans d'un rang supérieur à celui de Cartouche, et assez coquette pour les amuser tous par d'agréables espérances qu'ils achetaient à force de présents. Cartouche, hors d'état d'être aussi libéral qu'eux, sentait bien qu'il ne réussirait pas auprès d'une maîtresse vénale, et qu'il devait renoncer à son amour et à ses desseins. Cependant il ne fut pas assez sage pour le faire, il aimait mieux recommencer à voler, que de cesser d'aimer. Le coffre de son père fut le premier qu'il prit, et il en tira des appas qui le rendirent pendant quelques jours l'amant privilégié de sa belle.

Au bout de quelques temps les rivaux chassés reparurent, et il fut chassé son tour, sans oser retourner au coffre, parce que son père, qui le soupçonnait de ce vol que j'ai dit, avait les yeux ouverts sur lui. Il fallut donc chercher de nouveaux moyens de raccommoquer ses affaires délabrées, et il se résolut de se remettre au premier métier qu'il avait appris des Bohémiens, de couper des bourses. La fortune le favorisa, il attrapa tant de montres, de mouchoirs, de tabatières et de noeuds d'épées, qu'il en eut bientôt pour le lingère et pour lui. Son père, étonné de le voir équipé de cette manière, lui demanda d'où cela lui venait, et celui-ci fut quitte pour répondre qu'il avait gagné au jeu. Comme il jouait en effet, et qu'il jouait heureusement, le bon homme ne douta point qu'il ne lui eût dit la vérité, il ne l'interrogea

plus, mais il continua de l'observer, et enfin il fit si bien qu'il déterra un jour la cachette où son fils mettait ses vols.

Il fut surpris de la quantité de belles nipes qu'il y vit. Outre celles qui étaient déjà métamorphosées en beaux écus d'or, ce n'était que des boîtes à mouches, étuis d'or, flacons, et la boutique de dentelle n'est pas mieux fournie de bijoux que cette cachette l'était. Le bon tonnelier remit tout comme il l'avait trouvé, et il dissimula sa colère jusqu'à ce qu'il eut occasion de la faire éclater à propos. Cependant il alla à Saint-Lazare<sup>1</sup>, il promit au Père Procureur une pension considérable pour son fils, à condition qu'il serait châtié avec la dernière sévérité, et ils convinrent qu'il le lui amènerait en carrosse sous quelque prétexte qu'ils concertèrent entre eux.

La partie ainsi faite, Cartouche le père proposa un beau matin à son fils de l'accompagner à Saint-Lazare, où il avait affaire, disait-il, pour cinq cents tonneaux qu'on lui demandait. Cartouche, qui ne se doutait de rien, ne se fit pas prier, ils montèrent en un carrosse de louage pour y aller. A peine étaient-ils à deux cents pas de la maison, qu'il aperçut des archers qui l'environnaient sous des habits déguisés. Ces deux circonstances lui firent deviner ce dont il s'agissait, et il jugea que son adresse seule pourrait le tirer d'embaras. Etant arrêté à la porte de la terrible maison, où il devait être renfermé, son père entra le premier, et il lui dit d'attendre un moment, qu'il allait demander permission pour lui de voir le jardin. En même temps, Cartouche qui avait ce jour-là un habit fort simple, ôta son juste au corps, se perruqua, son chapeau, ceignant sa tête d'un mouchoir dont il avait eu le temps auparavant de faire un bonnet, il sortit par la portière qui était du côté de St-Lazare. Les archers qui étaient de l'autre côté, et qui le virent passer auprès d'eux, crurent qu'il était ce qu'il paraissait, c'est-à-dire un garçon pâtissier, et comme ils ne l'avaient vu que peu de temps et avec une autre décoration, aucun d'eux ne le reconnut.

Il était déjà en sûreté, lorsque son père vint avec deux Frères, pour lui dire de se rendre, et qu'il était prisonnier. A leur arrivée, qui était pour les archers un signal de le saisir, ils s'approchèrent tous. Mais il était trop tard et ils reconquirent avec une surprise extrême que ses habits seuls étaient restés. Le père ne savait quel parti prendre dans ces circonstances. Les uns lui disaient qu'il fallait courir après le fugitif, et les autres soutenaient qu'il était déjà bien loin. Enfin il prit le parti de retourner à son logis, et d'y faire prendre son fils s'il y était ou s'il y rentrerait. Mais cette entreprise réussit aussi peu que la première. Tandis qu'il perdait les moments à délibérer sur ce qu'il ferait, Cartouche avait été à la boutique, où il avait eu le temps de prendre d'autres habits et de saisir son trésor ; et il en était parti pour n'y pas remettre sitôt le pied.

Lorsqu'il se vit hors de chez lui, son premier soin fut de se rendre méconnaissable à tous ceux qui pourraient avoir ordre de le chercher. Il se peignit

1. Prison située rue du Faubourg-Saint-Denis devenue à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle une maison de correction.

le visage, changea de nom et de manière de se mettre, et renonça à ses anciennes habitudes, et surtout à sa lingère. Avec ces précautions, il ne crut point trop hasarder en se remontrant au grand jour, et fit le métier de Filou dans les assemblées nombreuses, sans être jamais reconnu qu'une seule fois. Il était un jour dans l'Eglise de la maison Professe des Jésuites, et il y avait escroqué dans la presse une montre anglaise à un Allemand. Quelqu'un le vit, et à la sortie de la Messe, il fut arrêté par le bras, en disant qu'on voulait lui parler. Ils avancèrent tous deux au coin de la rue de la Couture, sans dire un seul mot, Cartouche pensant que son bonhomme était celui qu'il avait volé et qui voulait l'en punir.

*Ma bourse*, dit l'inconnu ? *Elle est au bout de mon épée*, dit Cartouche en la tirant : *C'en est assez, mon brave*, répondit l'autre, *J'ai voulu éprouver si vous aviez autant de cœur que d'adresse. Maintenant je suis satisfait*. En même temps il l'embrassa, et lui dit qu'il l'avait vu escamoter une montre au seigneur étranger, qu'il était étonné de la subtilité nompareille avec laquelle il l'avait fait, et qu'il lui offrait des conseils salutaires, pour prix desquels il ne lui demandait que sa confiance et son amitié. Ce discours ne dissipa point encore la défiance naturelle de Cartouche, il craignait que cet homme ne fût un espion, qui voulait lui arracher ses secrets, et le livrer ensuite à quelques archers postés aux environs. Ainsi il se tint sur ses gardes jusqu'à ce que son homme le quittât dans un endroit où ses laquais se battaient. Cartouche le laissa là, mais il le vit bientôt revenir à lui. Mon cher, lui dit celui-ci, vois si ce réseau ne vaut pas bien ta prise ? Aussitôt il le développa, lui fit voir des lous d'or neufs qu'il avait pris, et l'invita à venir les partager avec lui. Cette conduite détruisit les soupçons de Cartouche qui suivait son généreux conducteur, et ils marchèrent ensemble jusqu'à une maison où ils montèrent au cinquième étage. Il trouva une vieille et deux jeunes filles qui lui firent de grandes civilités. La table fut apportée, la nappe mise, le réseau déplié une seconde fois, et les lous partagés. Le nouvel hôte eut sa part comme les autres et une montre d'or qu'il avait prise le jour précédent, marqua sa reconnaissance au maître du logis. Après un bon dîner, qu'ils firent durer jusqu'au soir, la conversation tomba sur l'honorable profession qu'ils exerçaient. Quoique Cartouche fût âgé de dix-sept ans, et qu'il eût alors près de sept ans de profession, il n'avait lié aucun commerce avec les habiles filoux de Paris, il n'en connaissait aucun, et il n'était connu d'aucun. Son ancien lui remontra le tort qu'il avoit d'en avoir agi ainsi ; il lui fit voir les dangereuses conséquences de n'avoir aucun ami qui, lorsque vous êtes pris, fasse une utile diversion en votre faveur, ou qui vous facilite les moyens de faire de bons coups, excitant du tumulte et en amassant du monde autour de vous. Il ajouta que si lui Cartouche était échappé de mille dangers, c'était par un bonheur extraordinaire ; qu'il ne devait pas compter témérairement sur ce bonheur, et qu'il ferait bien de s'associer un ou deux amis prudents et sages.

1. Foule de personnes qui se pressent.

Cartouche entra dans ces raisons ; il convint qu'elles étaient bonnes ; et il proposa sur-le-champ à son hôte de s'unir pour voler. Celui-ci en fut charmé, et il lui proposa à son tour de s'unir encore par d'autres nœuds et d'épouser la cadette de ces deux demoiselles qu'il voyait, et dont il avait épousé sa sœur aînée. La chose était faisable, elle fut faite, et l'on vit en une heure de temps un mariage proposé, conclu, célébré et consommé. Il est vrai qu'on n'appela ni notaire ni prêtre, mais aussi ces sortes d'alliances durent si peu, qu'il est besoin de moins de formalités pour les contracter. Ceci cependant dura six mois, y compris les petites infidélités que les deux conjoints se firent réciproquement ; mais ils se les pardonnaient de bon cœur, parce qu'elles faisaient venir l'eau au moulin.

Au bout de ce temps-là, pendant lequel il acquit des secrets merveilleux, son beau-frère fut pris, et on l'envoya faire des caravanes involontaires sur les galères de Toulon. Son épouse et sa belle sœur tombèrent entre les mains du vigilant M. d'Argenson<sup>1</sup> ; elles furent condamnées à faire une longue pénitence à l'Hôpital général. Cartouche ne fut point découragé par la déposition de sa triste famille. Il avait de l'adresse et de l'argent. Celui-ci s'introduisit dans des Académies de jeu, et s'y fit recevoir à bras ouverts ; et celle-là lui servit à escroquer des dupes provinciales, et des jeunes gens sans expérience. Sa valeur ne lui fut pas inutile non plus, elle l'aïda à conserver ce qu'il gagnait par ces honnêtes moyens, et elle lui donna même une certaine réputation de brave homme qu'il ne méritait point.

Pendant qu'il vivait ainsi, il lui arriva une aventure qui lui causa une extrême frayeur. Il demeura en chambre garnie dans la rue Saint-André-des-Arts, et il avait deux laquais auxquels il avait donné de belles livrées. Un des deux, qui se mêlait d'avoir comme son maître des maîtresses entretenues, lui vola une somme considérable pour payer la pension de ses belles. Son maître le fit prendre, il fut mené au Châtelet, et il fut interrogé le lendemain : il protesta qu'il était innocent, qu'il ne savait rien de ce qu'on lui imposait, et que s'il y avait un voleur dans la maison, c'était celui-là même qui l'avait accusé d'en être un. On rapporta ce discours à Cartouche, et il apprehenda que cela ne fit une mauvaise impression sur l'esprit des juges, et qu'ils ne s'avisassent de vouloir vérifier cette accusation. Tandis qu'il était dans des transes mortelles, et qu'il était sur le point de se cacher, un exempt<sup>2</sup> de monsieur d'Argenson vint lui ordonner de sa part de le suivre chez ce Magistrat qui l'attendait. Il obéit en tremblant, et il demeura dans la grande chambre d'Audience en attendant que ce juge y vint. Elle était pleine de gens, qui étaient cités comme lui, et dans une autre conjoncture, il se serait divertit, disait-il, de voir l'air inquiet des uns et la mine effrayée des autres. Enfin Monsieur d'Argenson sortit de son cabinet, et il expédia deux ou trois affaires. Ayant trouvé ensuite sur son rôle, l'affaire d'un

1. Monsieur d'Argenson était le lieutenant de police de Paris.

2. Officier de police.

Meunier, dont il ne put pas dire le nom. *Chapeau blanc*, disait-il, où es-tu ? Le Meunier était dans l'assemblée, et il voyait bien qu'on s'adressait à lui. Cependant il ne dit mot et il ne fit pas un seul pas. Le sévère Magistrat irrité de son silence dit tout haut : *Chapeau blanc payera quarante sols d'amende*. Il l'appela ensuite une seconde fois et il le condamna par contumace à quatre francs.

Mais rien ne put faire cesser l'opiniâtre silence du Pragoticien<sup>1</sup> Meunier ; et il eut beau entendre dire : *Chapeau blanc, Chapeau blanc, répond, payera six fr., huit fr., dix fr. d'amende*, il demeura immobile comme un ferme<sup>2</sup>, et il n'ouvrit pas la bouche jusqu'à ce qu'il s'entendit mettre à l'amende de dix écus. Alors ôtant son chapeau en le jetant en l'air : *Paye donc Chapeau blanc, dit-il, j'aime encore mieux que tu payes que moi*. Cette action fit rire Monsieur d'Argenson, et la troupe suppliante qui l'environnait se fit, comme c'est la coutume, un devoir de l'imiter. On passa ensuite à l'examen de l'affaire pour laquelle Cartouche avait été appelé, et un Huissier lui fit signe d'approcher. Il était pâle comme un mort, et s'attendait à être interrogé sur les dépositions de son laquais. Mais il fut agréablement détrompé par les questions qui lui furent faites sur un duel dont il avait été témoin le jour précédent, Il reprit courage alors, et il commença à respirer. Il répondit ce qu'il savait, on lui fit signer sa déposition, et il fut renvoyé chez lui.

Ainsi il en fut quitte pour cette fois-là, mais il ne le porta pas loin. Quelques personnes qui s'étaient trouvées mal de sa subtilité en faisaient des plaintes partout, et elles ne lui épargnaient aucun des titres glorieux qu'on donne à un Escroc. Lorsqu'ils surent que son valet avait déposé contre lui, quoique sans aucune preuve, ils se firent un plaisir malin de l'apprendre à tout le monde ; il arriva ce qui arrive souvent en pareil cas. Ils eurent l'imprudence de tourner cette affaire à leur gré, d'y ajouter ce qui leur plut, et d'interpréter sinistrement certaine circonstance ; on eut la malignité ou la faiblesse de les en croire sur leur parole. Cela fut cause qu'il se vit chassé honteusement des lieux qu'il fréquentait, et hors d'espérance d'y rentrer. Dans cette extrémité, il se défit petit à petit de son laquais et de ses bijoux, et il fut réduit, après avoir fait argent de tout, à faire argent des hommes mêmes. Cela signifie qu'il devint Commissaire des Officiers et des Sergens qui faisaient des recrues à Paris, et qu'il se chargea du soin de leur amener des dupes. Cet emploi qui fait subsister en temps de guerre nombre de gens oisifs, le faisait subsister, et il y avait encore joint une autre dignité dont je vais parler.

Il trouva le secret de s'introduire dans la maison de Monsieur d'Argenson, et de lui faire entendre qu'il avait des moyens certains de découvrir les voleurs, et de les lui livrer. Monsieur d'Argenson, qui n'avait encore été

1. Pragoticien : celui qui connaît la manière de procéder en justice.

2. Une borne.

instruit de cela que par un bon ami de Cartouche, fut curieux d'entendre de sa propre bouche l'explication de ce projet. Il le fit venir : l'autre lui parla avec une assurance singulière ; lui fit toucher au doigt la sûreté des voies qu'il prétendait, et il obtint enfin un écu par jour de gage. Dans cette nouvelle charge, il travailla à s'attirer les bonnes grâces du Lieutenant de Police, il lui rapportait tout ce qu'il en entendait, il lui apprenait tous les vols qui se commettaient ; les noms de leurs auteurs, les lieux où ils demeuraient, et jusqu'à leurs moindres pas.

D'un autre côté il satisfaisait par là son humeur vindicative et son ambition tout à la fois. Aucun de ses anciens confrères ne lui échappaient, s'il avait eu le malheur de mériter sa colère ; et il se faisait des amis dont il espérait de se faire des sujets dans un temps favorable, en les protégeant et en les avertissant de ce qu'on tramait contre eux. Mais une cruelle disgrâce renversa, ou du moins retarda l'exécution de ses desseins, et le fit sortir de Paris.

Certain Sergent, qui faisait des levées, l'avait prié de lui livrer cinquante Soldats, moyennant un prix raisonnable, dont ils étaient convenus. Cartouche travailla tant qu'il lui en déterra quatre ; mais il eut beau chercher et courir, n'oubliait aucun cabaret sans le visiter, le cinquième ne vint point, et il l'alla dire au Sergent. Celui-ci répondit qu'il en était fâché, parce qu'il avait un ordre exprès de partir le lendemain, que cependant il lui était obligé de ses perquisitions, qu'il ne manquerait pas de le payer avant de se dire adieu, et qu'il le priait de vouloir bien l'aider à conduire les nouveaux hommes à la Villette. C'était aussi un des métiers de Cartouche que celui-là ; ainsi il ne fit aucune difficulté d'y consentir, il lui promit d'être prêt à l'heure marquée.

Le jour suivant ils montèrent six en carrosse, après avoir déjeuné copieusement, ils descendirent à la Villette, où ils déjeunèrent une seconde fois et après cela le Sergent le pria de l'accompagner encore jusqu'à Meaux. Tant de vin bu lui avait donné une complaisance, et il ne soupçonnait aucun artifice. Il se laissa donc aller aux instantes prières de son ami, et ils entrèrent à Meaux sur le soir.

Arrivés à l'Auberge, ils se firent apporter un bon souper, et quelques bouteilles de liqueur, qui l'envoyèrent de bonne heure à son lit, et il ne s'éveilla que sur les sept heures. Mais quel réveil ! il avait les mains liées, cinq hommes, c'est-à-dire le Sergent et ses quatre Soldats l'environnaient, et on lui assigna qu'il était engagé, et qu'il fallait se lever et marcher dans l'instant. Il eut beau protester que rien de cela n'était vrai, qu'il n'avait point reçu d'argent, et qu'il n'avait point bu à la santé du Roi. On protesta par des sermens pareils aux siens, qu'on avait dit la vérité, qu'il fallait qu'il prit la route de la Flandres, s'il ne voulait pas être maltraité. Il eut recours ensuite à de terribles invectives contre la mauvaise foi du Sergent qui l'avait attiré dans ce piège. Mais cela lui servit aussi peu que tout le reste, et l'on ne fit que rire de ses beaux discours sur l'amitié violente.

Enfin il prit l'unique parti qu'il y avait à prendre, et il suivit la troupe aussi bonne grâce qu'il put. Ils arrivèrent en peu de jours au régiment, et Cartouche fut distingué des autres par son Capitaine, parce qu'il avait meilleure mine qu'eux.

Il se distingua lui-même dès la première campagne par son exactitude à remplir ses devoirs et par le courage qu'il fit paraître en diverses occasions. Ses qualités et l'amitié de ses Supérieurs procurèrent son avancement, et son génie ambitieux se promettait tout de la continuation de la guerre lorsqu'elle vint à finir. Ce changement imprévu avec lequel il n'y avait plus rien à espérer pour lui, lui fit demander et obtenir aisément son congé, et il vint à Paris sans avoir rien du tout, et même sans aucune ressource.

La Paix avait réduit nombre d'Officiers et de Soldats au même état, et les autres faute de savoir travailler, les autres faute de le vouloir, se voyaient dans une triste nécessité de mendier ou de mourir. Comme il connaissait une grande quantité de ces personnes-là, il leur insinua qu'il fallait voler ; comme il avait acquis l'estime ou l'amitié de la plupart, il vint facilement à bout de leur persuader une chose à laquelle plusieurs d'entr'eux étaient déjà habitués. Une chose qui le rendit encore maître d'eux dans cette occasion, c'est qu'il avait eu l'adresse auparavant de se rendre maître de la réputation des uns, et de la vie des autres, en leur dérochant des secrets importants. Ainsi chacun aurait hasardé l'un ou l'autre en le trahissant.

Après cela il exigea de chaque particulier des sermens exécrationnels qu'ils ne le découvriraient jamais, et qu'ils garderaient la même fidélité à leurs complices, quand il les leur aurait fait voir ; et aucun d'eux ne balança de satisfaire là dessus. Il ne s'agissait plus que de les assembler tous en quelque endroit, et il le fit une belle nuit du Dimanche au Lundi, sur le boulevard ! Ce fut le premier chapitre général de cet Ordre naissant. Il était composé de près de deux cents hommes, dont les uns étaient devenus Soldats. Ce n'étaient que jeunes gens de famille pris dans le sein de St-Lazare, où ils étaient en pénitence, ou engagés à la sortie d'une Académie de jeu, où ils s'étaient ruinés, ou pris dans un de ces honnêtes lieux où il entre peu d'honnêtes gens, et d'où moins de gens encore sortent sans avoir exposé leur vie, leur bourse ou leur santé. On y voyait une sorte de jeunes apprentifs de quelque métier. Ceux-là avaient quitté leurs études par une noble ambition de porter l'épée, ou par une généreuse envie de paraître Bourgeois modestes, ou enfin par le dégoût d'un travail pénible.

Il est vrai que quelques-uns avaient pris le parti des autres, ou malgré eux comme Cartouche, ou forcés par une extrême pauvreté, et portés par leur désespoir. Mais le plus grand nombre était des premiers. Lorsque Cartouche eut vu tous réunis, il les félicita de leur résolution, et les encouragea par la vue de les uns des autres à oser tout entreprendre. Ensuite il leur proposa

Le terre-plein des remparts qui fait le tour de la ville.

d'élire un Chef, et de faire des lois inviolables pour tout le Corps. Ce des cours fut honoré d'une approbation universelle. On lui défera le suprême commandement, le soin de dresser un Code, et celui d'instruire dans la de tuer et de voler, ceux qui n'avaient encore aucune expérience. Après ce on le pria de convoquer au plutôt une seconde assemblée où l'on put exa- ner ses Lois, et en jurer l'exacte observation. Il le fit, et chacun se sépara l'instant dans un profond silence.

Lorsque Cartouche s'en allait lui-même, une chose à laquelle il ne s'attendait point, lui fit beaucoup de peur. Un mendiant chargé de vin, n'avait pu le porter plus loin que jusqu'à un certain fossé, y dormait d'un profond sommeil. Quand la troupe noctambule s'assembla, le bruit qu'il fit le réveilla, et il aperçut, à la clarté de la Lune, que c'était tous gens de guerre, et qu'ils paraissaient tous dans un grand respect devant un certain homme d'entr'eux qui leur parlait. Il fit tout ce qu'il put pour l'entendre, mais comme on leur parlait à demi bas, qu'on était éloigné de lui, et que plus on était en plein air, il fit des efforts inutiles ; ainsi il ne pût en juger que par les apparences. Quand tous les membres du Conseil furent dispersés, il sortit de son lit, et courant comme il pouvait après Cartouche qui avait assez bien remarqué, *Monseigneur le Général, dit-il, ayez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim.*

Cartouche à ce titre nouveau qu'on lui donnait, crut être découvert, et demanda d'un air inquiet à ce pauvre, d'où il le connaissait ? *Monseigneur lui répondit l'autre : je vous connais bien, je vous ai vu avec tous vos soldats et vos Officiers, et j'ai bien jugé que vous ne pouviez être autre chose qu'un Généralissime, ou au moins un Lieutenant-Général des armées du Roi. C'est pour quoi j'espère que vous aurez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim, et qui priera Dieu qu'il bénisse vos entreprises.* Cartouche à ce discours ne put se tenir de rire, et après avoir donné quelque chose à ce mendiant, disparut et rentra dans Paris.

Peu de jours après il assembla les Confédérés une seconde fois, il leur fit les Loix qu'il avait rédigées par écrit, et il les obligea à faire un serment solennel qu'ils les observeraient toujours. Il exigea encore d'eux qu'ils lui accordassent le pouvoir despotique de punir de mort ceux qui les enfreindraient ; et après l'avoir obtenu, il jura de son côté qu'il ne pardonnerait personne, pas même à ses propres frères, que j'ai oublié de dire qu'il avait su débaucher.

Depuis ce temps-là il s'appliqua à former des Sujets, leur endurcir l'âme et à habituer leurs mains au vol et leur cœur au meurtre. Il en montra lui-même l'exemple, et bientôt on n'entendit parler dans tout Paris que de gens volés, jetés dans la rivière, et assassinés dans les rues et sur le Pont-Neuf.

En même temps d'autres s'occupaient dans les maisons, crochetaient les meilleures serrures, montaient avec des échelles de corde dans les châteaux. Quelques autres qui avaient les Églises et lieux publics pour leur

département, y escamotaient les mouchoirs, les dragonnes<sup>1</sup> et les bijoux avec de véritables mains, tandis qu'avec des mains de cire couvertes d'un gant, et qui sortaient de dessous un manteau, ils persuadaient à tout le monde qu'ils priaient Dieu.

Les choses furent dans cet état depuis la paix d'Utrecht<sup>2</sup> jusqu'à l'année 1711 sept cent dix-neuf. Jusqu'alors leurs profits, tous grands qu'ils étaient, suffisaient à peine pour tant de gens. Il est vrai que M. d'Argenson en attrapait tous les jours quelques-uns, mais il en revenait d'autres au même moment.

Il ne fallait pas seulement partager l'argent entr'eux tous, ils avaient des espions gagés partout, et même jusques parmi les Archers. Il fallait les entretenir et payer exactement leurs quartiers. Les ouvriers qui travaillaient pour eux et qu'ils employaient à dénaturer leurs vols, ceux qui les recevaient, ceux qui les logeaient, ou chez qui ils avaient loué des retraites dans chaque rue en cas de besoin pressant. Tous ces gens-là étaient forts chers ; et il ne fallait pas leur manquer d'un moment.

Ce n'est pas tout, certaines donzelles leur servaient d'appeau, et elles leur viraient tous les jours nombre de jeunes Abbés de Province, et des jeunes gens qu'ils dépouillaient et qu'ils tuaient en cas de résistance. Elles vendaient ces services-là à proportion du danger auquel elles s'exposaient, et pendant les voleurs étaient encore trop heureux de les bien payer.

Il est visible par ce détail qu'ils ne pouvaient pas s'enrichir ; et que leurs vols ne suffisaient qu'aux dépens ordinaires auxquelles ils étaient obligés. C'était cela même qui les tenait dans le désordre, et n'ayant que deux extrémités à choisir, ou celle de vivre dans leurs crimes, ou celle de mourir de faim, ils avaient trop peu de vertus pour se résoudre à choisir la seconde. Mais lorsque tout l'argent du Royaume eût été converti en papier<sup>3</sup>, leur fortune devint florissante. Un seul portefeuille qu'ils prenaient les mettait à leur aise, et Cartouche surtout y faisait des profits considérables, qu'il partageait avec ses amis particuliers.

Cette facilité de faire des captures considérables les anima tous, et ils inventèrent de nouveaux moyens de voler. Lorsqu'ils avaient remarqué quelque un faire un gros négoce dans la rue Quinquampoix, ils le suivaient partout, et à la première occasion ils l'arrêtaient ainsi : ils avaient des bâtons armés d'une boule de fer, ils en donnaient un coup sur la tête, et tandis qu'il tombait étourdi, ils le fouillaient à leur aise. D'autres avaient fait des masques de poix, et ils en couvraient le visage et la bouche de ceux qu'ils voulaient voler ; et d'autres en les aveuglant avec une poignée de poussière, parvenaient aussi à bout.

111. Cordon ou galon qui orne la poignée d'une épée.

112. Le traité d'Utrecht est signé en 1713 et marque la fin de la guerre de Succession d'Espagne.

113. Il s'agit de l'établissement d'une monnaie de papier par Law en 1719-1720 qui se termina par une terrible banqueroute.

Les grands chemins n'étaient pas plus sûrs que Paris, et tous les jours on arrêtait des Coches, et on les pillait à la vue de tous ceux qui les gardaient, ou qui étaient dedans. La Diligence fut volée ainsi le vingt-huit avril mil sept cent vingt-un, près de Châlons. Ils vinrent masqués, et tuèrent le postillon, firent descendre tout le monde, et après leur avoir lié les mains sur le dos, et les avoir mis ventre contre terre, ils prirent cent quatre-vingt mille livres. Le reste qui montait à deux cent mille, ils furent contraints de le laisser au milieu du chemin, faute de pouvoir l'emporter. Cartouche lui-même en vola un de cette manière-ci. Il prit avec lui un Officier, et ils partirent ensemble de grand matin, suivis d'un unique Valet. Dès qu'ils furent un peu éloignés, Cartouche ordonna à son compagnon de tuer le domestique qu'il avait amené, de peur qu'il ne les trahît, et ils continuèrent ensuite leur route, ils arrivèrent au coche, et quoiqu'ils ne fussent que deux, aucun n'osa leur résister, et ils se rendirent les maîtres de tout. Ils repartirent aussitôt, et ils furent à peine à quelques lieues, que Cartouche tua l'officier qui l'avait aidé, et se rendit son héritier universel.

Ces douleurs, ayant excité la frayeur et les plaintes de Paris, on redoubla le Guet, et on y ajouta une grande quantité de Soldats auxquels on donnait trente sous par jour, et qui faisaient la garde alternativement. On ne se contenta pas de ces précautions, peu de temps après on ordonna à tous les vagabonds et gens sans aveu de déguerpir ; et l'on défendit à tous Armuriers de vendre des armes de quelque sorte que ce fut, sans une permission expresse signée du Prévôt des Marchands. Cela ne suffisant pas encore, on fit enlever toutes les armes chez les Marchands par ordre de la Cour ; mais cela ne produisit que peu d'effet. Les voleurs s'assemblaient par troupe et ils battaient pendant la nuit des brigades entières du Guet. Outre cela la plupart de ceux-ci craignaient Cartouche, et les autres étaient ses pensionnaires, et sa hardiesse ou son adresse le sauvait toujours.

Cependant on prit quelques-uns de ses compagnons. Joseph Lami, Juif, fut un de ceux-là. Il avait poignardé un autre Juif, et assommé sa femme. Il fut arrêté et rompu après avoir été baptisé. Au reste, on a rapporté que ce n'était pas la première fois qu'il avait changé, ou plutôt feint de changer de religion, et qu'il l'avait déjà fait en différents endroits. On ajoute qu'il avait une femme à Vienne, et une autre à Lille, outre celle qu'il avait à Paris. On fit ce qu'on put pour avoir Dumesnil, premier Officier de Cartouche, complice de Joseph Lami, mais il fut plus habile ou plus heureux que son camarade.

A peu près dans le même temps, le nommé la Madeleine, dit Beaulieu, l'un des principaux associés de Cartouche, fut condamné au supplice par le Châtelet. Mais il appela de cette Sentence au Parlement. La définition de son affaire traîna long-temps, il expira à la question, dans le temps même que son Capitaine la souffrait. Le nommé Lamoureux, fils d'un tireur d'or, fut accusé d'avoir assassiné un Joaillier, nommé Pouillet, mais cette affaire

se termina à l'avantage du prisonnier. Plusieurs autres furent pris comme lui, mais ils eurent moins de bonheur, et ils furent tous punis.

Jusques-là aucun d'eux n'avait voulu déclarer Cartouche à la question, et des gens qui ne s'étaient fait aucun scrupule de violer toutes les lois, s'étaient fait une bisarre religion de respecter le serment qu'ils lui avaient prêté de ne le dénoncer jamais. On ne savait donc rien autre chose, sinon qu'il y avait une nombreuse bande de voleurs, et l'on en ignorait le chef. A la fin quelques-uns d'eux, vaincus par la rigueur des tourmens, ou portés par des vues de religion, commencèrent à parler de lui, et on commença à le connaître alors.

Cela n'empêcha pas qu'il ne fit un tour aussi hardi et aussi subtil qu'aucun de ceux qu'il avait faits. Il avait amassé quatre mille louis d'or, et il avait envie de les doubler. Il prit avec lui trois camarades qu'il habilla magnifiquement, et ils allèrent chez un Banquier, qu'ils prièrent de leur donner une lettre de change de pareille somme, à tirer sur Lyon ; ils n'eurent pas de peine à obtenir ce qu'ils demandoient, et ils l'engagèrent en même temps à écrire à son correspondant par le premier ordinaire<sup>1</sup>, parce que, disaient-ils, l'un d'entre eux allait prendre la poste pour Lyon, où il en aurait besoin d'abord.

Dès que cela fut, ils contrefirent la lettre de change, la donnèrent à un des leurs qu'ils firent partir en poste pour recevoir l'argent à Lyon, aussitôt que le Correspondant y recevrait la lettre d'avis, et ils retournèrent chez le Banquier ; lorsqu'ils furent sûrs que la lettre qu'il avait écrite était bien loin, ils lui rendirent sa lettre de change, en lui disant que la personne qui devait aller à Lyon avait reçu un contre ordre, ils le prièrent de leur rendre leur argent, en le payant de ses frais. L'honnête Banquier leur accorda tout encore, ils rentrèrent chez eux riches de huit mille louis d'or, car leur commissionnaire se fit payer de sa fausse Lettre de change à Lyon, et revint trois jours après à Paris.

Il s'en fallut peu qu'il ne fit le lendemain un aussi grand coup. Il fit donner avis à un jeune Abbé de condition, nommé de Ville..., qu'il y avait de magnifiques meubles à vendre dans une maison de la place aux Vaux, qu'il aurait pour quatre-vingt mille livres, ce qui en avait coûté cent soixante et dix mille. Cette offre tenta ce Seigneur qui cherchait alors des meubles, et il se rendit au lieu assigné sur les trois heures après dîné. Il monta d'abord au premier étage, et demanda la personne qui lui avait écrit. On lui dit que c'est plus haut : il monte, on le renvoie encore plus haut. Cela commença à l'étonner, cependant il passa outre, et il était déjà au cinquième étage, où à peine il voyait la place de ses pieds. Tout d'un coup il aperçut une chambre nue, où deux hommes, à mine affreuse, se promenaient le poignard à la main ; il veut retourner sur ses pas et s'enfuir, il découvre deux autres hommes qui étaient dans la même attitude derrière lui.

1. Le courrier de la poste.

Dans un danger pressant, on ne consulte que sa frayeur. Il était sur le haut d'un de ces escaliers qui vont en tournant. Il aperçut une corde de lanterne qui pendait depuis le haut de la maison jusqu'à dix pieds du bas, il se lança dessus, se glissa tout le long, et se trouva à terre en un moment, quitte d'un péril extrême, pour en avoir eu ses mains écorchées.

Le Parlement irrité de tant de crimes, et de voir qu'il faisait des efforts inutiles pour délivrer Paris, donna des ordres particuliers contre Cartouche, il promit de grandes récompenses à qui le livrerait, il fit faire son portrait à toutes les Maréchaussées. D'un autre côté M. le Blanc, ministre de la guerre et des affaires étrangères, fit publier deux mille livres pour qui le prendrait. Ces promesses animèrent plusieurs personnes à le chercher ; on le suivait la piste, et il était toujours sur le point d'être surpris.

Un jour entr'autres, on eut avis qu'il était dans une maison de la rue de Seine, et qu'il était aisé de venir à bout de lui. On commanda aussitôt un Exempt, des Archers et des Gardes du Corps, et on leur ordonna d'approcher et de l'investir sans bruit. Une récompense de mille francs, jointe à tout cela, fit des effets merveilleux. Tout fut exécuté avec tant de diligence et de secret, qu'aucun de la bande ne put avertir Cartouche à temps, et qu'il ne sut ce qu'on lui préparait que par le bruit qu'il entendit. Il mit d'abord la tête à la fenêtre d'une chambre où il était ; et voyant qu'il était entouré, qu'il n'y avait point d'espérance de se sauver, il résolut de vendre sa vie le plus cher qu'il pourrait. Il commença par barricader sa porte ; il y roula tout ce qu'il trouva de meubles, et la mit en état de soutenir un siège.

Ensuite tirant ses pistolets dont il portait toujours trois paires sur lui, et dont un avait six coups, il fit feu sur les archers, dont il en blessa quelques-uns, et fit de vains efforts pour tuer leur Exempt, qu'il connaissait pour un homme à ne lui faire aucun quartier. Enfin, voyant qu'il le manquait tous les jours, il rechargea ses pistolets une seconde fois, et fit une seconde décharge qui tua un Archer. Cette résistance et les reproches que la populace assemblée faisait aux Gardes, que Cartouche seul les ferait tous fuir, les irritèrent au dernier point. Ils firent de nouvelles tentatives pour forcer la retraite de leur ennemi, et s'exhortant les uns les autres à monter les premiers, ils montèrent enfin tous.

Les munitions commençaient à manquer à Cartouche, le nombre de ceux qui l'assiégeaient devenait plus grand de moment en moment, et ses forces diminuaient à mesure que le danger augmentait. Il ne jugea pas à propos de différer plus long-temps à se sauver, il n'en avait qu'un seul moyen, il le saisit. Il ôta ses habits, qui auraient pu l'embarrasser et le faire reconnaître, monta par la cheminée et courut de toit en toit, il entra dans le grenier de la première maison qu'il trouva accessible.

Ceux de ce logis ignoraient ce qui se passait, lui demandèrent qui il était, et pourquoi il fuyait. Il leur répondit que les créanciers le poursuivaient, et qu'il avait été obligé de prendre ce parti pour échapper des mains de leurs Archers. L'air dont il fit ce discours, la vraisemblance qu'il y avait à ce

qu'il disait, persuadèrent ces bonnes gens, et leur fit pitié. Ils lui donnèrent au plus vite de vieux haillons, à la faveur desquels il sortit, et il eut l'audace de traverser en cet équipage la rue de Seine, pleine encore de gens qui attendaient immédiatement que les Archers eussent fini le diffèrent qu'il y avait entre eux à qui n'entrerait pas le premier.

Une autre fois il les trompa d'une manière plus subtile encore. Il était dans une certaine maison, où une Nymphé lui donnait de tendres rendez-vous ; il fut trahi, les Archers vinrent, et il les entendit. Il était nuit alors, l'escalier était obscur, et au cinquième étage il y avait un bouge<sup>1</sup> qu'il connaissait. Il y monta doucement, et armé de ses fidèles pistolets qui l'accompagnaient toujours, il attend ses gens en bonne dévotion. Il les entendait, à ce qu'il a dit depuis, monter à petit bruit, et se dire tout bas : *Nous le tenons*. Enfin ils entrèrent au second étage qu'on leur avait indiqué ; et tandis qu'ils y cherchaient de tous côtés, Cartouche qui n'y était point, descendit sans faire semblant de rien, et se présenta pour sortir. Deux Archers qui gardaient la porte, se retirèrent pour le laisser passer, et lui demandèrent si *Cartouche était pris* : *Non*, leur dit-il en leur tirant deux coups de pistolet, *le voici*. En même temps il s'évada à la faveur de la foule et de la nuit.

Je ne m'arrêterai point à un autre tour qu'il joua à des gens qui le cherchaient aux Gobelins. Il y était, et un de ses amis y était avec lui. Un espion vint avertir en secret Cartouche que des Archers arrivent, qu'il est perdu, et qu'on le reconnaîtra à son habit bleu, que c'est l'indice qu'on leur a donné de lui. Il ne se déconcerta point.

*Mon cher*, dit-il à son camarade, *tu as un habit rouge, j'en ai besoin pour un moment, donne-le moi, je reviens*. L'autre n'en fit pas de difficulté, parce qu'il ne soupçonnait rien. Ils changèrent de juste-au-corps, et Cartouche passa au milieu du Archers. Ceux-ci étant entrés dans les Gobelins, aperçurent l'homme au juste-au-corps bleu, le saisirent et le menèrent au Châtelet. Mais il en sortit quelques jours après, lorsqu'on eut reconnu qu'on s'était trompé.

On n'était pas si occupé de la poursuite de Cartouche, qu'on ne cherchât aussi à s'assurer de ses complices. On en prenait de temps en temps quelques-uns, et ils ne languissaient pas long-temps dans leurs prisons. Cela les obligea de songer à leur propre sûreté, et de se la procurer par de nouveaux artifices. Les uns prirent des robes de Moines, et les autres endossaient le harnois sacré<sup>2</sup>, et couverts d'un petit collet et d'un habit noir, ils déguisèrent leur véritable condition. Cette invention procura encore un autre bien à la troupe. Ils s'insinuaient sous cet habit privilégié dans les cafés et dans les plus belles compagnies ; ils attrapèrent des secrets dont ils tiraient un grand usage, et tous les jours ils apprenaient, ou les moyens d'éviter les embûches qu'on leur tendait, ou ceux de faire de grandes captures.

1. Cabinet, débarras.

2. Selon Littré, « Se dit d'un homme d'Église qui revêt les habits de sa profession ».



Tandis qu'ils travaillaient ainsi à se mettre à couvert, leur Capitaine-Général ne négligeait point à ce qui les regardait. Sorti à peine de tant de pas dangereux, et menacé à tous momens d'en rencontrer de nouveaux, il commença à faire de sérieuses réflexions sur les dangers qu'il courait d'être pris. Elles l'épouvantèrent malgré lui, et il ne put venir à bout de dissiper ses frayeurs. Cependant il les dissimula, soit qu'il eût honte d'en faire un aveu public, soit qu'il eût peur que cet avis n'abâtît le courage de ses sujets.

Ses meilleurs amis ne laissèrent pas de s'en apercevoir, et sans lui en témoigner rien, ils lui firent leur cour, en lui proposant de s'éloigner de Paris, et d'attendre dans quelque province que l'orage qui le menaçait fût un peu éloigné. Ils le proposèrent ensuite au corps entier<sup>1</sup>, et ils déclarèrent qu'en cas qu'il ne le voulait point, il fallait l'y obliger. Cette affaire fut reçue différemment des différens membres. Les uns prétendaient qu'il devait demeurer à Paris et s'y tenir toujours caché, que cela était de son intérêt, parce que les chemins étaient couverts de Maréchaussées, qu'elles avaient toutes son portrait, qu'il tomberait infailliblement entre leurs mains, et que de plus c'était l'intérêt général de toute la compagnie, que chacun d'eux avait besoin d'être conduit par les conseils de ce Général, et soutenu par son exemple et son intrépidité.

Les autres alléguaient au contraire qu'il courait toutes sortes de risques à Paris, et que s'il était malheureusement pris, le courage manquerait à la plupart, mais que, hors de la ville, il serait hors de portée de ses ennemis, qu'il s'était fait des asyles partout, et que du fond même de ses asyles il présiderait dans les entreprises périlleuses.

Enfin ce dernier avis l'emporta dans le Conseil, et tous ceux qui le composaient supplièrent Cartouche de s'absenter, et de céder à la force et au tems. Il feignit d'abord que cet avis lui déplaisait extrêmement, et il se rendit ensuite comme un homme qui le faisait plutôt pour tranquilliser leurs esprits, que pour son propre intérêt. Il ordonna qu'on fit courir adroitement le bruit parmi ceux qui n'étaient pas des Assemblées secrètes, qu'il était allé dans les villes circonvoisines y encourager leurs compagnons distribués partout, et qu'il reviendrait au plutôt. Ayant donné après cela les ordres nécessaires, et nommé des Officiers généraux pour commander en son absence, il se retira à Orléans accompagné de deux hommes capables d'affranchir les plus grands périls, et dont Saint-Etienne son successeur en était un.

Rien alors ne paraissait plus intéressant que ce qui regardait Cartouche. Les conversations roulaient sur lui, et quelqu'un entrerait-il dans une compagnie, on avait oublié de le saluer. On lui demandait avec un empressement inquiet : *Vous qui venez de dehors, que savez-vous de Cartouche ? En parlez-vous ? L'a-t-on vu ? Est-il pris ?*

On publia bientôt qu'il n'était plus à Paris, et qu'il avait soustrait sa tête du danger pressant. Cette nouvelle fut à son tour le sujet sur lequel tout le

1. À la compagnie toute entière.

monde s'entretint. Quelquesuns la croyaient vraie, et d'autres soutenaient que c'était une feinte adroite, et que c'était l'ouvrage de ses partisans, qui s'en servaient pour mieux couvrir leur jeu.

On ne fut pas long-tems dans le doute là-dessus. Les Maréchaussées eurent les ordres de n'oublier aucune routes où ils ne cherchassent pas, et de le prendre mort ou vif. Les Magistrats des villes et les Intendants des provinces eurent aussi des ordres pressans, et on ne négligea rien pour l'arrêter. Cependant il traversa une assez grande quantité de pays sans être reconnu nulle part, et il eut l'adresse de faire semer de faux bruits sur le lieu de sa retraite.

Ce fut ce qui donna lieu à l'erreur où bien des gens furent sur cet article. Ils crurent qu'il était véritablement en Lorraine comme il l'avait fait publier par ses émissaires ; et comme on ajoute toujours à ce qu'on a entendu dire, on fit je ne sais combien de contes ridicules sur ce voyage. On disait qu'il était en Cour du Duc de Lorraine, qu'il était sous-cuisinier, et que plusieurs Français l'y avaient vu. Sur cette balle<sup>1</sup>, on avait bâti un fâde Roman : on le supposait amoureux d'une petite souillonne, dont les appas crasseux avaient attendri son cœur, et on lui donnait des aventures réelles avec cette personne imaginaire. On finissait ce prétendu voyage par le passage du héros en Angleterre, et ensuite en Hollande ; mais la vérité est qu'il se retira à Bar-sur-Seine, et qu'il y demeura sous le nom de Charles Bourguignon. Voici comme la chose se passa.

Il apprit, avant d'arriver en ce lieu, qu'il y avait une vieille Bourgeoise qui avait eu un Fils du nom que je viens de dire ; que ce Fils étant passé en Amérique, elle n'en avait plus eu de nouvelles, et qu'elle le croyait perdu. Il fit d'abord son compte de passer pour ce Fils, et il s'informa si bien des particularités qui le regardaient, que la pauvre veuve le crût de bonne foi, et le reçut avec une joie incroyable dans sa maison. Cette imposture lui procura un double avantage ; elle le fit vivre aux dépens d'autrui, et elle empêcha qu'on ne s'étonnât de lui voir faire un long séjour en cette ville, qui lui serait arrivé infailliblement sans cela.

Au reste la plupart de ses Sujets n'étaient pas mieux instruits que les Parisiens du véritable lieu de sa retraite, et ils le croyaient partout où on le disait. C'était encore un effet de sa prudence, duquel il se trouva bien. Plusieurs d'entre eux furent pris, appliqués à la question, et contraints de dire où était leur Capitaine-Général. S'ils l'avaient su et qu'ils l'eussent avoué, il était perdu. On n'aurait pas pu l'avertir à temps ; et quand même les espions l'auraient fait, il aurait eu de la peine à se sauver dans ce pays-là, parce qu'il ne le connaissait pas. Ainsi il n'y eut que ses grands Officiers qui en furent instruits, et ils eurent le même soin que lui de le cacher à tout le monde.

Cependant trois de ses complices furent exécutés en place de Grève. Le premier fut, dit-on, un Gentilhomme d'une maison illustre. Par considéra-

1. Racontant sans valeur.

tion pour sa famille, on pallia son crime, et on fit croire qu'il n'était accusé que d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. On changea le genre de supplice par les mêmes égards, et il fut pendu le trente août mil sept cent vingt-trois. Celui qui avait fait cette exécution fut pris le même jour pour lui avoir dérobé une croix de chevalier qu'il portait. Deux jeunes gens furent rompus quinze jours après celui-ci. Ils n'étaient alors qu'apprentis, et ils avaient volé, l'un sur le grand chemin de Versailles, et l'autre sur celui de Saint-Denis.

Quelques mois se passèrent là-dessus assez tranquillement dans Paris. Il ne se faisait plus que des vols. On entendait parler de peu de meurtres, et la troupe était déconcertée de la longue absence de leur chef. Ses maîtres surtout y trouvaient à redire, et elles attendaient impatiemment son retour. Enfin son esprit inquiet ne lui permit pas de profiter davantage de la simplicité de cette bonne femme, qui lui faisait toujours un accueil favorable, et chez laquelle il trouvait un asyle assuré. Il jugea qu'il était honteux à un homme de sa trempe de ne pas employer les talents qu'il avait pour la destruction des hommes, et il se reprocha comme un temps perdu dans une lâche oisiveté, celui qu'il n'avait pas marqué par des crimes : son avidité pour le gain, son amour pour le reste, et les plaintes continuelles qu'il avait que ses gens faisaient contre lui, le portèrent encore à se rapprocher de Paris ; il y rentra au bout de six mois.

Dès que les confédérés apprirent son retour, ils l'en félicitèrent en des termes qui marquaient le plaisir que cela leur faisait, les hautes idées qu'ils avaient de lui, et l'heureuse augure qu'ils tiraient de le revoir à leur tête, et de combattre sous ses auspices. Il espérait lui-même qu'on l'aurait oublié, ou du moins qu'on ne serait plus acharné à sa perte, et il se promettait de profiter de cette occasion, pour recommencer impunément, ou avec moins de dangers, de nouveaux brigandages. Mais il se trompait. On y redoutait encore son nom, on ne le prononçait qu'avec frayeur, et il devait bientôt y recevoir la punition qu'il méritait.

C'était alors qu'il aurait pu faire de nouvelles levées, pour exécuter les vastes projets qu'il avait eu le loisir de méditer à Bar. La dernière suppression du papier en France, avait ruiné plusieurs familles. Nombre de gens, élevés subitement au-dessus de leur condition, étaient subitement tombés. Comme ils devaient presque tous leurs nouvelles fortunes à des moyens indignes, plusieurs ne se seraient pas fait un scrupule de la relever par tous ceux qu'on leur aurait proposés, et ils auraient embrassé avec joie le parti que Cartouche aurait offert à leur désespoir.

Mais il se contenta, pendant quelques semaines, d'examiner ce qui s'était passé pendant son absence. Chacun lui rendit compte de son administration dans le département qu'il avait eu, avec la même soumission qu'on aurait pour un prince revêtu d'une autorité légitime, et d'un pouvoir ordinaire ; et

1. On rompaît avec une barre de fer les bras et les jambes des condamnés.

il récompensa ou punit ceux qu'il jugea louables ou criminels. Ces actes d'une puissance souveraine qu'il exerçait sans aucune contradiction, lui faisaient dire à lui-même qu'il était un véritable Roi, qu'il avait des Maîtresses, des flatteurs, des richesses et des sujets ; que comme eux il se faisait plusieurs ennemis par son ambition et que comme eux encore, il allait camper sur les terres de ses ennemis, pour n'être pas à charge à ses peuples. Mais je reviens à mon discours que j'ai interrompu pour rapporter les stens.

Voyant qu'on avait dépensé plus de soixante mille livres à le poursuivre, qu'on ne seroit pas d'avis de les perdre, et qu'ainsi on continueroit de le chercher partout, il résolut d'épargner ses dépenses qu'il étoit obligé de faire pour l'entretien de ses gens, et de les employer à sa sûreté. Il plaça pour cet effet la plupart de ses complices en qualité de laquais et valets-de-chambres dans les premières maisons de Paris, et il prit des mesures justes avec eux pour les rassembler au premier coup de sifflet. Cette conduite fut cause que le bruit courut dans la suite qu'il avoit formé l'affreux projet de faire en une seule nuit un carnage universel des plus riches Bourgeois de Paris, et des principaux Seigneurs de la Cour, et que pendant la confusion qu'auroit produit cette exécution, il auroit eu le loisir de faire en un moment un butin prodigieux.

On alla même plus loin, et on dit qu'il avoit eu dessein de tuer le Roi, afin de profiter du désordre inévitable que ce régicide auroit causé. Mais on n'assure point que ces discours aient été bien fondés ; il y a même lieu de croire qu'ils sont aussi faux, que ces prétendus projets étoient chimériques, et Cartouche en effet a nié que rien de semblable ne lui fût entré dans l'esprit.

Il fit ensuite de nouveaux réglemens, et il s'appliqua à mettre sa personne sûrement contre la vigilance des archers, afin de n'être plus exposé, ou à tomber dans leurs pièges, ou à s'imposer un exil volontaire loin de cette Capitale, qui lui fournissoit mille agrémens. Pour cet effet il résolut de ne coucher jamais deux fois de suite dans un même endroit ; il engagea plusieurs domestiques dans ses intérêts, et il exigea d'eux qu'ils partageroient tout à tour leur lit avec lui, et par le moyen des doubles clefs.

Quelques tems après qu'il eut pris ces précautions, plusieurs de ses Carnarades firent une chose affreuse auprès de Meaux. La justice de cette ville avoit condamné un des leurs à être roué<sup>1</sup>, et la sentence exécutée, on avoit exposé le corps de ce malheureux sur le grand chemin. Ceux-ci, résolus de venger sa mort, en éprièrent l'occasion, et ils la trouvèrent un jour. Une pauvre paysanne passoit auprès du cadavre de ce voleur, ils l'arrêtèrent, la moulerent de coups, et l'attachèrent sur la roue à côté de leur camarade à demi pourri. Ils s'esquivèrent après cela : la malheureuse paysanne demeura deux heures entières dans ce triste état. A la fin, des

1. Après avoir rompu un condamné, on l'attachait sur une roue.

voyageurs l'en retirèrent, mais elle ne survécut pas long-tems à son supplice, elle expira avant d'arriver à sa maison.

Tant de crimes, dont Cartouche étoit ou l'auteur, ou le promoteur, ne pouvoient pas demeurer long-tems impunis. Il le sentoit lui-même. Un trouble involontaire et des frayeurs paniques l'agitoient jusqu'au milieu de son sommeil. Il essayoit de les dissiper et de s'étourdir ; mais ses plaisirs étoient altérés par des terreurs continuelles. Le moindre bruit, un visage inconnu, ses amis même, tout l'épouvantait. Il craignoit que quelqu'un d'eux n'eût les mêmes craintes que lui, et qu'il ne le trahit pour s'en déviver. C'est ainsi que Dieu le punissoit d'avance, avant que la justice humaine le punit.

Enfin le moment fatal arriva, et il se perdit par les moyens qu'il avoit employés pour éloigner sa perte. En admettant grand nombre de scélérats dans sa troupe, il ne leur confioit pas indifféremment tous les secrets qui concernoient le corps. Il falloit avoir passé par toutes les classes, s'être distingué par des exploits considérables, ou du moins avoir de grandes qualités. Alors ils étoient intéressés autant que lui-même à lui être fidèles ; et cette communauté de crimes l'assurant d'eux, ils participoient à son intime confiance, et composoient le Conseil secret. Au reste, ce n'étoit pas là l'unique voie par laquelle il avoit pourvu à sa sécurité. Quand un des siens avoit manqué de fidélité, qu'il paroissoit chancelant, ou qu'il n'étoit que suspect, il usoit avec la dernière rigueur du pouvoir despotique qu'on lui avoit accordé, et il ne manquoit point de tuer son homme, ou de le faire tuer.

Ce fut cette cruelle précaution qui fit ce qu'on n'avoit pu faire jus qu'à lors. Il eut de violents soupçons que plusieurs voleurs de la troupe cherchoient à le quitter ; et que quelques-uns même avoient dessein de le trahir et de racheter leur vie des mains de la justice au prix de la sienne. Il sut même qu'un jeune soldat aux Gardes étoit de ceux-là. On lui dit, qu'étant devenu amoureux d'une certaine couturière, elle étoit aussi devenue amoureuse de lui, que cette fille s'étant aperçue, aux belles nippes dont il lui faisoit des présens continuels, qu'il étoit voleur, elle avoit tout employé pour le lui faire avouer, et le retirer ensuite de ce mauvais état. On ajouta qu'elle avoit déjà plus qu'à demi réussi, que cet amant faisoit son possible pour en porter d'autres à le suivre, et qu'il étoit bien écouté de quelques-uns.

Cette espèce de conjuration l'effraya, et il crut que le meilleur expédient qu'il y eut étoit d'en intimider les autres par un exemple dont l'horreur leur ôtât jusqu'à la pensée de lui être infidèles à l'avenir.

Il les fit assembler tous la nuit du onze au douze octobre mil sept vingt-un, et secondé par ses intimes amis et quelques autres, il appela ce jeune homme qu'il soupçonnoit, et lui ordonna d'approcher. Lorsque ce misérable fut devant lui, il lui reprocha sa trahison en des termes terribles, et ensuite on l'égorgea, les parties nobles lui furent arrachées, et on lui défai-

gura le visage, afin qu'il ne fut point reconnu. Après cela Cartouche lui-même lui attacha sur l'estomac un écriteau qui portoit : *Que celui à qui on avoit fait ce traitement en étoit digne, et que tous les traitres comme lui auroient le même sort.* Mais il ne put pas exécuter ses affreuses menaces, on ne lui laissa pas le tems, et toutes ses ruses ne purent parer le coup fatal.

Du Châtelet, Gentilhomme Poitevin, et soldat aux Gardes, étoit un de ceux qui avoient été les Ministres de sa vengeance, contre celui dont je viens de parler. Il ne retourna chez lui que le lendemain de cette action, et son hôtesse lui ayant demandé pourquoi il avoit découché, il en donna de mauvaises excuses, accompagné de cet air troublé que donne toujours une conscience agitée. Cela surprit cette bonne femme, elle le regarda avec plus d'attention ; et ayant jetté les yeux sur sa cravate, elle y apperçut quelques gouttes de sang. Toutes ces circonstances lui rappelèrent dans l'esprit ce qu'elle venoit d'entendre dire, qu'on avoit trouvé dans la rue du Regard, Faubourg Saint-Germain, un corps mort dont la tête étoit séparée, et le visage plein de coups de couteau. Elle en conçut un léger soupçon contre son hôte, et elle se figura que peut être il étoit associé de Cartouche et complice de ce meurtre. Cependant comme elle le connoissoit de longue main, et qu'elle ne lui connoissoit pas de mauvaises qualités, ce soupçon ne dura pas long-tems.

Le lendemain Du Châtelet découcha encore, et son hôtesse sentit les mêmes pensées renaître dans son esprit. Elle s'y confirma par le bruit qui courut le même jour, que plusieurs personnes avoient été tuées la nuit précédente, qu'on en avoit jetté dans la rivière de la Seine, et qu'on avoit trouvé un homme massacré dans les filets de St.-Cloud. Le même bruit s'augmenta sur le soir, et elle entendit que cet homme noyé avoit été attendu au sortir du café, par des Bandits, et qu'ils lui avoient volé un beau diamant qu'il avoit au doigt. Cela engagea cette femme à faire de plus sérieuses réflexions sur la conduite que tenait Du Châtelet, et sur celle qu'elle devoit tenir. Elle fut long-tems indéterminée sur ce qu'elle feroit dans cette circonstance-là. Enfin elle se laissa emporter par la crainte qu'il ne fut véritablement coupable, et que s'il étoit pris, on ne l'accusât d'être sa complice ou du moins d'avoir dérobé à la justice une déclaration qu'elle lui devoit. Elle connoissoit M. Pacôme, aide-major du régiment des Gardes Françaises ; elle alla le trouver et l'aborda d'un air altéré, elle lui raconta ce qu'elle savoit, et le conjura de ne la mêler en rien dans cette affaire. Il le lui promit, elle partit, et tel se fit amener sur-le-champ le soldat soupçonné. *Mon ami, lui dit-il, je sais de bonne part que tu es associé de Cartouche, et que tu as eu part aux derniers meurtres qui se sont faits. Avoue-le, ou tu es perdu, il n'y a pas de milieu.* Du Châtelet fut interdit de ce discours, et il ne put s'empêcher de pleurer. Cependant il nia tout, s'excusa, et affecta même de répandre des larmes.

Mais Monsieur Pacôme ne fut point dupe de ces artifices. Il le pressa, et lui fit différentes interrogations coup sur coup, et il le tourna adroitement

de tous les côtés. Enfin il le réduisit à un embarras pitoyable, et jugeant par là des crimes de son homme, il ne le ménagea plus. *Quand on ne m'aurait pas prouvé que tu es coupable*, dit-il, *je te découvre assez aux différents changemens de ton visage et de tes yeux. Ainsi il est inutile que tu le nies. Songe seulement qu'il faut te résoudre à me dire où est Cartouche, ou bien être roué vif dans vingt-quatre heures ; et que si tu ne choisis pas tout à l'heure, je choisis pour toi.* Cet Officier offrit cette cruelle alternative d'un ton ferme qui fit trembler Du Châtelet. Il avoua tout, après avoir hésité encore un peu, et il déclara qu'il devait aller joindre Cartouche à neuf heures du matin, et qu'il le ferait prendre si on lui donnait une escorte suffisante pour cela.

M. Pacôme n'hésita pas, et il lui donna sur-le-champ un sergent et trente soldats pour l'accompagner dans cette entreprise. Du Châtelet les conduisit à un cabaret de la Courtille, nommé Pistolet, situé entre Belville et Ménilmontant ; et il ordonna à un d'eux d'avancer le premier, et de demander au cabaretier s'il y avait quelqu'un logé chez lui. On fit réponse à ce soldat que non : Du Châtelet entra dans l'instant, et il demanda s'il y avait quatre Dames. C'était le mot du Guet ce jour-là. L'hôte répondit à ce mot qu'il n'avait qu'à monter, et il monta en même temps suivi des siens.

Cartouche, qui s'était couché à deux heures, était encore au lit, et trois de ses amis étaient avec lui et se levaient. Ils furent saisis les premiers, et le Sergent les donna à garder à six de ses hommes. Craignant ensuite que Cartouche ne se tuât avec ses pistolets, ou qu'il ne tuât quelqu'un, il fit semblant de ne l'avoir pas vu, et il cria tout haut : *Ah quelle fatalité ! Cartouche est échappé, et nous l'avons encore manqué.* Ce stratagème fit croire à ce voleur qu'effectivement on ne l'avait pas aperçu ; il s'enveloppa de ses couvertures, et se gissa adroitement sous le lit. C'était là que le sergent qui était un vieux guerrier, l'avait attendu ; et ce fut là qu'il le prit, sans qu'il put faire la moindre résistance. On le lia sur-le-champ, on ne lui donna pas même le tems de s'habiller. On prit ensuite ses pistolets qu'on avait trouvés chargés sur une planche auprès de son lit, et on le conduisit, avec ses trois associés et son hôte, chez M. le Blanc. Ce Ministre ordonna qu'on le menât nus pieds, comme il était, au Grand Châtelet, afin que tout le monde le vît ; et il ne put s'empêcher de rire de lui avoir vu donner en sortant un coup de pied à un archer qui s'était moqué de lui.

La joie de cette entreprise fut universelle. Il sembloit que chacun reçût les deux mille livres promises à celui qui prendrait Cartouche, et qui échoient au sergent et aux soldats qui l'avaient suivi ; et peu s'en fallut qu'on ne fit des réjouissances publiques de la capture de ce redoutable chef. On crut même cette nouvelle digne d'être annoncée au Roi, et ses courtisans la lui apprirent à son lever. Il parut être satisfait, et il ordonna qu'on en fit une terrible justice. Le Conseil à qui on apprit la même chose en même-tems, laissa toutes les affaires, et on ne parla plus que de Cartouche. Les Comédiens Italiens en firent une pièce intitulée : *Arlequin Cartouche*, et le

21 octobre suivant, les Acteurs du Théâtre Français représentèrent leur Cartouche en trois actes, qu'ils n'avaient depuis long-tems osé donner plutôt. Enfin une paix n'aurait pas causé un plus grand mouvement dans les esprits, que cela seul en causa.

Après des démêlés très-sérieux entre la chambre des Vacances du Parlement et la chambre Criminelle de Paris, au sujet du jugement de Cartouche, cette dernière fut autorisée à instruire le procès de ce malfaiteur : mais je comprends maintenant le fil de ma narration. Aussitôt après que Cartouche fut arrêté, ses compagnons furent saisis de frayeur. Plusieurs d'entr'eux s'écipserent incontinent ; ceux qui avaient marqué le plus de résolution pendant sa liberté, et qui avaient une plus grande part à ses crimes, ne perdèrent qu'à une prompte fuite. Trente soldats aux Gardes furent de ce nombre, et ils disparurent le même jour, dans la crainte d'être dénoncés par Du Châtelet, qui avait dénoncé leur chef. Plusieurs autres passèrent dans d'autres Régimens pour n'être pas reconnus, et peu de tems après M. de Montade en montra une liste de cent cinquante à plusieurs officiers qu'il regardait chez lui.

Pendant que cela se passait, Cartouche était dans le cachot à trappe du grand Châtelet. Il avait une main liée par-devant et l'autre attachée sur le dos. Six archers le gardaient à vue, et ils se relevaient de deux heures en deux heures. Toutes ces précautions semblaient devoir suffire, et cependant elles ne suffirent point, apparemment par la collusion secrète des archers. Ce scélérat trouva moyen, en approchant des murailles de sa prison, d'en sonder l'épaisseur avec les fers qu'il portait. Au bruit creux qu'il entendit, il jugea qu'elle devait être voisine de quelque cave, et que s'il pouvait entrer dans cette cave, il était sauvé.

A l'instant il conçoit la résolution de s'évader par-là. Les difficultés qu'il trouva ne le rebutèrent pas. Il se mit en besogne. Un de ses fers n'arrache à chaque moment du mur qu'un grain de sable ou éclat de pierre. Cependant la longueur affreuse de ce travail ne le fatigue point. La liberté est au bout. Enfin il fit un trou assez grand pour qu'un homme y passât. Il en avertit un maçon qui était le triste compagnon de sa captivité, et il l'exhorta à être aussi de la fuite.

Dans de pareilles occasions, je crois qu'on n'a pas le tems de faire de longs discours, mais il n'en fallait pas non plus pour engager ce prisonnier prêt d'être roué, à suivre un homme qui lui présentait l'unique moyen de ne pas l'être. Cartouche passa le premier, son confrère le suivit, et ils descendirent dans un endroit où ils jugèrent que plusieurs tuyaux de privés y devaient aboutir. Ils conclurent de là que la Seine devait être proche, et que dans ces grandes caves elle entraînait avec elle les ordures du lieu où elles étaient. Cette pensée fit naître à Cartouche le dessein de trouver l'endroit par où cette rivière entroit, et de sortir par cet endroit. S'il l'avait fait il étoit

sauvé. Mais le maçon lui dit qu'ils pouvoient monter par un certain tuyau qu'il lui montrait, et qu'ils s'introduiroient dans une cave, d'où ils sortiroient aisément.

Cartouche le crut, ils trouvèrent bientôt la cave dont ils rompirent la serrure sans peine ; ils arrivèrent à la boutique d'un Layetier<sup>1</sup>. Il ne s'agissoit plus alors que d'ouvrir cette boutique sans bruit, et cela étoit facile à des gens comme eux. Mais un petit chien rompit leurs mesures par ses jappements continuels. La fille de la maison s'éveilla et son père et sa mère par les cris qu'elle fit en appelant le Guet. Le père descendit tenant en sa main une vieille pertuisanne<sup>2</sup>, et de l'autre une chandelle allumée. Mais la pertuisanne et la chandelle tombèrent de ses mains à l'aspect du terrible Cartouche, et il se crut trop heureux de lui être échappé à la faveur de l'obscurité. Cependant le chien aboyait toujours, et la fille continuait de crier au Voleur et au Guet. Cartouche tâchait d'appaiser la dernière par ses humbles supplications, et de sacrifier le premier à sa faveur. Mais l'une ne l'écoutait pas et l'autre trompait la rage du vindicatif Voleur, par sa petitesse et sa légèreté, il osait même approcher de lui, et lui faire de cruelles morsures aux jambes.

Enfin le Guet accourut et enfonça la porte du Layetier. Le maçon fut saisi le premier, et Cartouche trouva dans le comptoir de la boutique, où il s'étoit ramassé en un petit tas. On les conduisit sur-le-champ à leur premier cachot, d'où l'on résolut de transporter Cartouche à la Conciergerie, ce qui fut exécuté de cette manière-ci. On mit ce malheureux dans un carrosse avec deux Exempts à ses côtés, et on le fit partir sous l'escorte de huit Cavaliers du Guet, et de onze archers à pied. Etant arrivés à cette prison, un des Exempts voulant sortir du carrosse le premier, pressa un peu son captif. Celui-ci dit effrontément : *Fripou, prends garde de me blesser*, en même temps il voulut lui donner un coup, mais un archer le prit par le milieu du corps et le porta ainsi dans le cachot de la Tour de Montgommery, où il devait être jusqu'à nouvel ordre, quoi qu'on eut ordonné de le mettre dans un antre, où le fameux Ravaillac a été mis.

Là il fut enchaîné d'une grosse chaîne de fer, qui tombait du plancher d'une chambre haute, et qui ceignoit tout son corps. On transporta à peu près dans ce tems-là plusieurs de ses complices dans la même prison et on délivra la Conciergerie du Châtelet qui craignoit de ne pouvoir pas les garder tous. En elle il y en avoit un grand nombre, tous les jours on en faisoit des nouvelles captures. Le 31 octobre on en amena cinq d'Orléans. Le 4 novembre suivant on en arrêta sept sur le grand chemin près de la forêt de Senlis. Enfin il en disparoissoit tous les jours quelques-uns, et on en prenoit encore davantage dans Paris. On y prenoit des précautions extraordinaires pour qu'aucun n'échappât.

1. Fabricant de layettes, c'est-à-dire de caisses de bois blanc.

2. Sorte de halbeardo.

On arrêtoit les étrangers en pleine rue, on les faisoit descendre de carrosse, et il falloit qu'ils justifiasent par des preuves authentiques ce qu'ils disoient du lieu de leur naissances, des causes de leur séjour à Paris. De cette manière plusieurs voleurs furent enlevés ; le 15 novembre il y en avoit déjà quarante-neuf en prison.

Cependant Cartouche n'en decouvroit aucun. Bien loin de là, lorsqu'on lui confronta ceux qui étoient dans les prisons de la Conciergerie et du Châtelet, il nia hardiment qu'il en connût aucun d'eux, et ils dirent à leur tour qu'ils ne savoient qui il étoit. Etant interrogé de même s'il étoit Louis-Dominique Cartouche, il le nia encore, et il soutint qu'il s'appeloit Charles Bourguignon, fils de Thomas Bourguignon, et originaire de Bar-sur-Seine. Comme on continua de l'interroger sur cet article, il demanda une bouteille de vin de Bourgogne, et il dit en plaisantant : *Mon amour pour ce vin prouve que je suis du même pays que lui, et que je suis bon Patriote.*

C'est ainsi qu'il répondoit à presque toutes les choses sur lesquelles on l'interrogeoit, et il osoit même manquer souvent de respect en parlant au Lieutenant-Criminel. Au reste, on ne remarquoit en lui aucune émotion. Il avoit l'air assuré et ferme. Tous ses discours étoient gais, et il s'entretenoit de plaisanteries avec les archers qui le gardoient. On a même observé, que la plupart du tems il s'occupoit à chanter des chansons obscènes, ou bien à en apprendre à ses gardes. Plusieurs personnes avoient la curiosité d'aller le voir, sur ce qu'on avoit dit de la gaieté extraordinaire qu'il témoignait. On lui donnoit de l'argent, on le plaigrait, on lui offroit de travailler à obtenir sa grâce. Enfin, on avoit pour lui des égards particuliers, et je ne sais quoi, ou de terrible, ou de grand dans la mine ou dans le caractère de cet homme, arrachait ces compliments à ceux qui le voyaient. Plusieurs Dames de la première distinction voulurent aussi le visiter, et elles y furent conduites par deux Exempts de la Connétable. Il s'entretenoit d'un air aisé avec elles, et il marqua une liberté d'esprit qui les étonna. Une d'elles ayant remarqué qu'il étoit couché sur la paille, elle lui dit qu'elle le plaigrait. *Vous ne voyez pas tout, Madame*, dit-il en decouvrant ses jambes et les chaînes qui les entouraient. *Voyez ces jarretières. Qu'en dites-vous ?*

La Maréchale de Boufflers fut une des Dames qui se fit un devoir de le consoler, et elle alla le 5 novembre à la Conciergerie, où elle le trouva chantant. Elle fut touchée de compassion de le voir courbé sous le poids de ses chaînes, et elle lui donna deux Louis : M. Legrand, auteur de la Comédie intitulée *Cartouche*, le visita, et il crut apparemment devoir partager avec lui les émoluments de cette pièce, car il lui donna cent écus. Je ne sais s'il ne s'en repentit point dans la suite, car on défendit peu de jours après de représenter davantage cette Comédie, parce que Cartouche s'en plaigrait, et assurait que ses Compagnons puniraient ceux qui avaient fait rire à ses dépens la France entière.

Enfin, il n'y eût peu de personnes à Paris qui n'allassent à sa prison, et ceux qui n'y allèrent pas, voulurent du moins avoir son Portrait. Plusieurs

Graveurs y travaillèrent en même-temps que le célèbre Poète du Pont-neuf le chantoit dans ses Vers, et les uns et les autres firent un débit prodigieux de leurs Ouvrages dans les Provinces de France et dans les Pays étrangers.

Cependant on s'aperçut un jour de quelq' altération dans son visage. Plusieurs personnes étaient venues déposer contre lui des choses affreuses, et il ne savait que répondre, faute de s'être attendu à ces accusations. Enfin il se remit, et s'arma encore de son impudence ordinaire. Mais une chose laquelle il n'avoit pu penser, lui rendit sur-le-champ son premier embarras. Lorsqu'il fut pris on trouva dans les poches de son juste-au-corps un Passeport signé de S. A. le Duc de Lorraine, et accordé au nommée Jean Petit, fils d'un Marchand de Barrois. On lui montra ce Passeport qu'il avoit oublié, et qu'il croyoit déchiré, et on lui demanda d'où il l'avoit. Il pâlit à cette question imprévue, il hésita, et enfin il dit que c'étoit à lui-même que ce Passeport appartenoit, et qu'il étoit Jean Petit. On fit aussitôt paraître sa mère et son frere cadet, et on leur demanda s'ils le connoissoient. Ils assurèrent qu'oui, et qu'il étoit Louis-Dominique Cartouche. On lui demanda après cela la même chose à lui-même, et il répondit qu'ils étoient des imposteurs gagés pour le perdre par un faux témoignage, et qu'il n'avoit jamais eu affaire à eux et qu'en un mot il les désavouoit pour ses parens. Mais tous ces artifices lui furent inutiles. On ajouta plusieurs dépositions à celles qui avoient été faites contre lui, et il fut convaincu de sept meurtres achevés sans ceux qu'il avoit manqués par quelq' accident.

Depuis ce tems-là il perdit courage, d'un côté il se voyoit convaincu par des accusations prouvées suffisamment, de l'autre, il n'apercevoit aucune espérance de pouvoir rompre sa prison, et l'on faisoit une garde exacte autour de lui, qui lui en ôtoit tous les moyens. Dans le désespoir que ces réflexions lui causèrent, il voulut se donner la mort, et il essaya de se casser la tête de ses chaînes. Mais les archers pénétrèrent son dessein, ils l'empêchèrent de l'exécuter, et même de le tenter à l'avenir, en pendant à son col un gros billot qui le mettoit hors d'état d'approcher sa tête de ses fers.

A la place de ce moyen de se faire mourir qui lui manqua, on lui en fournit un autre le 17 novembre. Comme toutes sortes de personnes avoient l'entrée libre dans sa prison, quelques-unes qui avoient intérêt qu'il mourût sans parler d'elle, lui apportèrent du poison, et elles eurent l'adresse de le lui donner sans qu'on le vît : dès la nuit du 17 au 18 il se trouva mal ; on s'en aperçut, et on envoya des gens avertir le Lieutenant-Criminel qui vint avec un Greffier et un Médecin. On lui trouva une fièvre violente et un grand vomissement, qui faisoit juger de la cause du mal. On lui donna aussitôt un contre-poison. Les jours suivans il ne prit que des conserves et des bouillons, l'habileté des Médecins rendit le poison inutile à Cartouche.

Dès le commencement de sa maladie, le Curé de S. Barthélémi alla le voir, et il lui demanda s'il vouloit bien lui permettre qu'il lui rendit de tems en tems quelques visites. Il lui répondit d'un air soumis que cela lui feroit un sensible plaisir, et que même il l'en supplioit de tout son cœur ; et il

écouta avec une docilité vraie ou apparente tout ce que ce Pasteur lui disoit par rapport à son salut. Un jour celui-ci n'avoit eu que peu de tems à passer auprès de lui, il lui demanda en sortant, s'il vouloit quelques livres de piété pour lire en son absence, il fit une réponse qui marquoit une merveilleuse présence d'esprit ; il avoit aperçu dans ses interrogatoires, qu'on ne laissoit rien perdre de ce qu'il disoit dans sa prison, pour peu qu'il put être contre lui.

Ainsi il s'observait continuellement ; il regardait tous ceux qui le visitaient comme autant d'espions dangereux, et il ne buvait même jamais qu'une certaine mesure de vin, de peur qu'une plus grande quantité de cette liqueur ne le fit parler trop. Il répondit donc au Curé de S. Barthélémi, qu'il lui étoit bien obligé, mais qu'il ne pouvoit pas profiter de son offre, et qu'il ne savoit pas lire.

Quoique Cartouche parût remis, et qu'il n'y eût pas d'apparence que le poison qu'il avoit avalé put précipiter sa mort, on précipita pourtant les procédures contre lui. On lui fit subir trois interrogatoires de suite, quoiqu'il n'avoût rien, les preuves étant suffisantes, les juges passèrent outre. Le Parlement envoya là-dessus une Sentence de mort du 26 novembre, et le 27 au matin on l'appliqua à la question. La Madeleine, dont nous avons parlé au commencement de cette Histoire, et Durant, souffrirent les Brodequins en même-tems, et ils avouèrent tout. Cartouche ne lâcha pas un seul mot contre ses complices et on ne put tirer de lui que ce qu'il avoit reconnu déjà, c'est-à-dire l'aveu de ses vols et celui du meurtre de l'Exempt Pepin, qu'il avoit tué en se défendant contre lui.

Un Docteur de Sorbonne qu'on lui donnoit pour confesseur, et qui le pressa par les plus forts motifs du Christianisme de déclarer ses complices, ne fit pas plus que le questionnaire n'avoit fait, et Cartouche traita de lâche et de parjure la Madeleine, qui avoit succombé à la huitième pinte d'eau qui on lui avoit versé dans le corps.

Enfin le moment fatal vint ; sur les cinq heures du soir il fut conduit à la Grève, où il devait être rompu vif. On y avoit élevé des Echafauds de tous côtés ; les fenêtres étoient pleines, et les places étoient retenues par les Spectateurs depuis plus d'un mois. Cartouche en arrivant à cette place y vit quatre roues et deux potences environnées d'Archers, du Guet à pied et à cheval ; il considéra le spectacle d'un air attentif et sans pareil. Mais ayant vu le bourreau et ses valets qui se préparaient déjà, et qui dispoisaient les instrumens de son supplice, il fut frappé et il ne put s'empêcher de dire assez haut : *Voilà un vilain aspect !*

Son confesseur voulut profiter de ce moment de frayeur qu'il venoit de montrer, et il fit de nouveaux efforts pour l'engager à satisfaire sa conscience et la justice, par une déclaration entière de ses crimes et de ses associés. Mais il se remit dans le même moment, et il protesta qu'il n'avoit rien à dire, et il monta d'un air intrépide sur l'Echafaud. Alors il regarda de tous côtés pour voir s'il ne découvrait point ses complices, et s'ils ne

vendraient point le délivrer, comme ils s'y étaient engagés tous par des sermens exécrables. Mais voyant qu'aucun d'eux ne se montrait, et que la terreur leur avait fait oublier leurs promesses, il oubliâ lui-même celles qu'il leur avait faites de ne les dénoncer jamais et qu'il avait si bien observés jusques-là. Sa fermeté l'abandonna entièrement, et il demanda son confesseur. Il lui dit qu'il souhaitait parler à ses juges, et qu'il avait des secrets importants à leur communiquer avant que de mourir. Il ajouta qu'il lui semblait que la mort venait de paraître devant lui, et qu'elle lui avait dit d'un ton menaçant : *Déclare tes horreurs et tes complices, et repens-toi* ; et il finit en lui confessant que ce spectacle imaginaire l'avait changé. Le Prêtre le félicita de cet heureux trouble qu'il venait de sentir, et il l'exhorta à faire un aveu sincère, et sur-le-champ on conduisit le Criminel à l'Hôtel-de-Ville comme il l'avait souhaité.

Il commença par faire un ample détail de tous ses crimes, il reconnut tous ceux qui lui avaient été connus et il déclara ceux qu'on ignorait. Il confessa entr'autres qu'il était l'un des auteurs du meurtre d'un Page chez le Roi, qu'il avait tué quelque tems auparavant qu'il fût pris. Ce fait étoit que ce jeune Gentilhomme revenant de la maison de campagne d'un ami, fut pris par la nuit sur le Mont-Parnasse, derrière les Chartreux. Cartouche et quelques autres de ses complices qui rôdoient dans cet endroit-là, le tuèrent à coups de pistolet, l'enterrèrent à demi dans du fumier, et prirent son argent et son cheval. Le lendemain au matin un jardinier aperçut la jambe de ce malheureux Gentilhomme qui étoit découverte par hasard. Il en avertit sur-le-champ un Commissaire, on porta le cadavre à la morgue, et il fut reconnu sur le soir.

Cartouche dénonça ensuite ses complices, détailla les crimes de ceux qui étoient déjà prisonniers, et il déclara où l'on pouvait trouver ceux qui ne l'étoient pas encore. Et en attendant que ces derniers fussent pris, ce qui ne pouvait être fait en peu de tems, il se retira dans un coin de la Salle avec son confesseur, il le pria de prier Dieu pour lui, il écouta ses exhortations d'une manière fervente, et il fit paroître d'un côté un repentir de ses fautes, qui édifia beaucoup ce Docteur, et de l'autre une grandeur de génie qui l'étonna. Enfin, les archers qui étoient dispersés de tous côtés pour attraper ses camarades, en surprirent un grand nombre, et ils les conduisirent à l'Hôtel-de-Ville. Lorsqu'il les vit, il leur parla en ces termes

« Messieurs, ne trouvez pas mauvais que je déclare aux juges qui vous êtes tous, et ce que vous avez fait. J'ai souffert une question cruelle sans vouloir rien avouer, charmé de vous décharger, s'il eut été possible. Mais mon confesseur m'a commandé de la part de Dieu de faire une déclaration entière à la Justice de ce que je savais. Je le ferai donc avec d'autant plus de raisons que vous avez manqué à la parole formelle que vous m'avez donnée de me délivrer au péril de votre vie. »

Il dit alors les noms de chacun en particulier, et montra en quoi consistoient les crimes d'un chacun. Il nomma outre cela plus de quatre-vingt

personnes d'un rang distingué, qui évitèrent par une prompte fuite une recherche rigoureuse qu'elles n'auraient pu soutenir. Il dénonça quarante personnes qui étoient à la suite de Mademoiselle de Montpensier, qui alloit en Espagne, et dont deux étoient Valets de pied de la Duchesse de Vantadour, Gouvernante de la Reine ; et il nomma une grande quantité de ces femmes qu'on appelle Recommanderesses, et dont le métier est de placer les Domestiques qui n'ont point de condition. Il s'étoit servi de ces femmes-là pour placer ses associés et pour engager ces Laquais à ouvrir les portes de leurs Maîtres, pour s'y réfugier en cas de besoin.

Il ajouta à ses dépositions les noms et les demeures de ses maîtres, et on envoya sur-le-champ des archers qui les amenèrent devant lui. Il y en avait trois. L'une étoit une fille grande, bien faite, d'un air modeste, et qu'il appela sa sœur grise. Il déclara qu'elle avait eu plusieurs enfans de lui, et qu'elle en avait défait un, et sur cette déclaration, et les preuves qu'il en apporta, elle fut jetée dans un cachot. Sa seconde maîtresse qui étoit alors maîtresse en charge, ou la salutaire régente, comme il disoit lui-même, parut ensuite, et elle parut d'un air hardi, et avec des habits magnifiques. Il ne chargea point celle-là. Ainsi on se contenta de la raser en sa présence et de l'envoyer à la maison de force pour dix ans. La troisième qui vint étoit une de ces fameuses poissonnières de la halle. Il l'avait toujours aimée plus que les autres. Cependamment il ne l'épargna point, et il lui imputa d'avoir été une de celles qui recevaient ses vols. En effet, on trouva chez elle une montre et une calice, dont il assura qu'il l'avait prîee de se charger, et on la transporta dans le même moment au Châtelet.

Enfin il avoua qu'il avait laissé des hardes à St. Denis et à Luzarche, deargent à Bièvre, et une grosse valise à Chartres. Il désigna encore un endroit au bois de Boulogne, où l'on trouverait enterré des hardes, et d'autres autres des vases sacrés et des bijoux, et l'on députa sur-le-champ des personnes qui rapportèrent ce dont il avait parlé.

Cette longue énumération de ses différens crimes, et de ceux de ses associés, occupa pendant une nuit entière et la matinée suivante M. Arnaud de Bré, son Rapporteur, un Conseiller et un Greffier. Quand elle fut finie, et qu'on eut confronté avec Cartouche tous les accusés qui avaient été pris, on le laissa avec son Confesseur jusqu'à deux heures après midi. Alors on le conduisit à la Grève, où il reçut onze coups vifs, et il fut ensuite exposé sur la roue pour y expirer, comme la sentence le portoit, mais une demi heure après un Valet, à la prière de son Confesseur, tira par dessous l'Echaffaud une corde que Cartouche avait au col, et il fut étranglé sans que personne en vît rien.

Son cadavre fut livré aussitôt au valet du Bourreau, avec ordre de le faire enterrer d'abord. Mais il ne jugea pas à propos d'obéir ; il le garda dans sa maison, et pendant plusieurs jours il le montra au Public. C'est une chose incroyable que l'avidité avec laquelle chacun courait à ce spectacle. Celui qui le montrait exigeoit un sol de chaque particulier, sous le prétexte qu'il

voulait faire un Cercueil à ce malheureux, qu'il le méritait bien, disait-il, par les beaux sentimens de Religion qu'il avait eu dans ses derniers momens. Il le vendit ensuite aux Chirurgiens de St.-Côme, qui le lui demandèrent pour en faire la dissection dans leur Amphithéâtre anatomique. Ceux-ci en retirèrent encore un profit considérable en l'exposant une seconde fois à la curiosité du public. Plusieurs Peintres y allèrent, et ils n'obtinrent qu'à prix d'argent la permission de le tirer.

Après l'exécution de Cartouche, Du Châtelet qui l'avait dénoncé, qui avait soufvert la question de la réquisition du Procureur-général, obtint sa grâce du Roi. Lorsqu'on lui offrit de la part du Duc d'Orléans de le mettre en liberté, il répondit qu'il valait mieux pour lui qu'il fût dans une prison perpétuelle, que ce serait une occasion de faire une pénitence proportionnée en quelque sorte à ses fautes, et qu'il éviterait par le même moyen la fureur de ses complices qui avaient juré sa mort, et qui ne manqueraient pas de le tuer s'il tombait entre leurs mains. Il dit ensuite, qu'au lieu de la pension qu'on lui voulait donner, il ne demandait que dix sols par jour que c'était assez pour vivre, et qu'il ne méritait pas plus. On lui accorda ce qu'il souhaitait.

Quelques jours après que ceci se passa, le nommé Baligny, dit le Capucin, parce qu'on l'avait trouvé sous l'habit d'un Religieux de cet Ordre, fut arrêté dans une maison de la rue de Tavanne, et mis à la Conciergerie ; c'est lui dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, sous le nom de l'Amoureux, fils d'un tireur d'or. Il n'avait pas encore vingt ans, et il avait déjà évité, comme on l'a vu, le dernier supplice. Mais il fut moins heureux la seconde fois, et fut roué tout vif avec plusieurs compagnons de la même troupe que lui. Ses vols qui montaient à plus de quarante mille livres, furent confisqués au Trésor Royal. Mais les parens ont obtenu qu'on leur rendit.

Le 8 décembre on prit un nommé Ferrand à la Charité ; on lui trouva sous des habits magnifiques, tout l'attirail d'un serrurier, et outre cela plusieurs rossignols, et des fers à couper l'acier.

Le 13, l'abbé de la Mothe, Gentilhomme Poitevin, fut arrêté par le Commissaire Bizonon, au sortir de chez un Seigneur, où il venait de prendre un habit de Cavalier. Il demeura au Séminaire des Missions étrangères, et il y avait fait plusieurs vols dont on ignorait qu'il fût l'auteur, d'autant plus qu'il paroissait que lui-même avait été volé, et qu'en effet il se volait. Une lettre qu'il avait laissée tomber dans un carrosse de louage le découvrit. La cocher l'aperçut et la lut, il y vit des mystères d'iniquité qui l'effrayèrent, et comme il n'avait point perdu son homme de vue, il le dénonça et le fit saisir.

On enleva le même jour le nommé Durant, qui servait de recéleur à ce jeune homme, et peu de jours après, ils furent pendus. L'Abbé Jean-Gaspard de la Mothe n'avait encore que dix-neuf à vingt ans, l'amour seul des femmes l'avait porté à ces excès, et conduit à la mort.

Le 16, le nommé Péliissier, qui s'était ménagé à Lyon une entrée libre dans les maisons distinguées de la Ville, fut surpris dans celle de M. l'Intendant et conduit à Paris. On ne finirait point si l'on voulait faire un dénombrement exact de tous ceux qui ont été faits prisonniers, et l'on compte que le nombre de ceux qui ont été découverts, montait à plus de huit cents. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette bande fameuse ne manquait ni de hardiesse ni de force.

Voilà tout ce que nous avons à dire du célèbre Cartouche. On peut ajouter qu'il avait en lui des qualités qui pouvaient en faire un homme admirable, beaucoup d'esprit, de vivacité et de mémoire. Une grande présence d'esprit et de jugement, et de l'intrépidité. Mais de fausses idées sur l'honneur, un amour excessif du faste et une ridicule ambition le perdirent. Au reste il était de médiocre taille, et haute d'environ quatre pieds et demi. Il était mince, sa tête petite, et peu de mine. Cependant il était robuste, d'une santé ferme et d'une force qui surpassait de beaucoup les forces ordinaires d'un homme.

## FIN DE CARTOUCHE

TROYES — IMPRIMERIE DE BAUDOT.

## COMPLAINTE & EXÉCUTION DU NOMMÉ CARTOUCHE CAPITAINE DES VOLEURS SUR L'AIR DES PENDUS

Peuple de Paris approche  
afin d'entendre reciter  
Mon jugement & ma Sentence  
Pour tous les crimes & les offenses  
Que j'ai fait en plusieurs quartiers  
Estant par le démon poussé.  
Tout partout j'étois redouté  
De moy l'on voit approcher  
Dedans & à la ronde  
Je détruisois beaucoup de monde  
Soy moi ou quelqu'un de mes gens  
L'on n'en étoit pas bon marchand.  
De moy étoit autant parlé  
Que d'un général d'armée  
Tout chacun avoit à la bouche  
Messieurs que dit-on de Cartouche  
Il faut qu'il ait assurément



Passé au pacte avec Satan.  
 A la Grève dessus un échaffaut  
 Me faut sentir briser les os  
 & pour achevez mon supplice  
 Respirer sur la rouë tout vif  
 Voyé pour moy quel grand malheur  
 Au Châtelet bien enchainé  
 Au Châtelet étant arrivé  
 Sitôt je fûs interrogé  
 Pour scavoir les actions noirs  
 Que j'ai commis si téméraire  
 & le nombre des associez  
 Qui étoient de ma Compagnie.  
 Après m'avoir interrogé  
 Au plus vite l'on m'a transféré  
 Au cachot de la Conciergerie  
 Afin de mieux sçavoir ma vie  
 Là ou j'ai eû la question  
 pour me faire avouer tout du long.  
 Après tant de rudes tourmens  
 Mes crimes j'ai avouez à l'instant  
 Messieurs du Parlement ensuite  
 M'on jugé selon mon merite  
 & Magdelaine mon compagnon  
 Est mort en souffrant la question.  
 A la Grève dessus un échaffaut  
 Me faut sentir briser les os  
 & pour achever mon supplice  
 Respirer sur la rouë tout vif  
 Voyé pour moi quel grand malheur  
 D'estre Capitaine des voleurs.

FIN

ALMANAC HISTORIQUE, 2<sup>e</sup> PR  
 N O M M E  
 LE MESSAGER  
 BOITTEUX. 1794

Contenant des Observations astrologiques sur chaque Mois, le  
 Cours du Soleil & de la Lune, & le Changement de l'Air  
 de jour en jour, exactement calculé

Par L'An de Grace

M D C C X C I

Avec les Foires de France, d'Allemagne, Suisse, Savoie,  
 Allace, Bourgogne, Lorraine; &c. & l'Usage de la Médecine.

Plus une Relation exacte & curieuse des Choies les plus  
 remarquables arrivées en Europe dans l'Année précédente.

Le tout fidèlement composé & recueilli

PAR ANTOINE SOUCI, ABOLOGE, & III<sup>e</sup>

NOUS tiendrons au  
 Calendrier Nou-  
 veau & Réformé pour  
 Nombre d'Or 6.  
 Cycle Solaire 8.  
 Indiction Romaine 9.  
 Lettre Dominicale L.  
 Epâches 23.  
 Intervalle 10 Semain.  
 1 jours.  
 La Longueur de  
 l'An présent tiendra  
 367. jours.



Bon prendre méde-  
 cine ✕ ⊕  
 Bon prendre Eluil. ✕  
 Bon semer, planter ✕  
 Bon fumer la Terre ✕  
 Bon couper Bois ✕  
 Bon fevret l'enfant ✕  
 Bon tondre ✕  
 Bon couper les  
 Opisthes ✕  
 Les Boitveux  
 Bon saigner ✕  
 Bon ventoufer ✕

A BASLE, chez JEAN HENRI DECKER, Imprimeur  
 de l'Académie, assemblant près la Cathédrale.

49.610.5